

SOMMAIRE

1) <i>Éditorial</i>	5
2) <i>À Savoir...</i>	
- <i>Sol Rabinovitch</i> :	
Qu'est-ce qui s'écrit ? Une lecture de <i>Les non-dupes errent</i>	9
- <i>Jean-Baptiste Beaufiles</i> :	
Chronique dialectique : L'écriture dans la psychanalyse.	25
- <i>Jacques Le Brun</i> :	
Réflexions sur la théorie freudienne. À propos d' <i>Au-delà du principe de plaisir</i>	35
- <i>Anne-Lise Stern</i> :	
PSY : notion ou sigle ? Fallait-il faire breveter... ?	43
CONTRIBUTIONS	
- <i>Jacques Le Brun</i> :	
De l'origine à l'originaire.	51
- <i>Françoise Samson</i> :	
L'origine n'est pas le commencement.	55
3) <i>L'air du temps.</i>	
- <i>Marie-Claire Boons</i> :	
Entretien avec Henry Bauchau	63
4) <i>Éphémérides.</i>	75

Éditorial

À l'horizon de cette rentrée, le premier colloque organisé par notre École et qui se tiendra en février 1996 et a pour titre "Clinique et théories de l'originaire".

La rubrique *À savoir* de ces *Carnets* n°6 vous propose des textes qui susciteront sans aucun doute vos réflexions et aussi des contributions à la préparation du colloque. J'espère que d'autres contributions, concoctées dans le creux des vacances, sont prêtes à paraître dans le prochain numéro.

Peut-être vos voyages, vos lectures de l'été ou les pulsations du monde vous ont-ils inspiré aussi quelques lignes pour *L'air du temps*.

Il me semblerait d'autre part intéressant que les cartels et les groupes de travail qui fonctionnent maintenant déjà depuis un certain temps fassent parvenir aux *Carnets* quelques traces de leurs travaux.

Vous ne trouverez pas dans ce numéro de rubrique *Enseignements et séminaires* : ils font l'objet d'une plaquette tirée à part. Dans les *Carnets* suivants ne seront publiées que les éventuelles mises à jour.

Il est désormais possible de s'abonner aux *Carnets* : un bulletin d'abonnement (à découper ou à photocopier) se trouve en dernière page.

En guise de viatique, une petite phrase dont Freud avait le secret : "Et on est bien en droit de soupirer en reconnaissant qu'il est donné à certains hommes [Freud parle ici d'un poète, Goethe] d'extraire, à vrai dire sans peine, du tourbillon des propres sentiments les plus profondes réflexions, vers lesquelles nous autres avons à nous frayer le chemin en passant par une torturante incertitude et un tâtonnement sans trêve." (*Malaise dans la civilisation*, fin du chapitre VII)

Françoise Samson

A savoir...

Solal Rabinovitch

Qu'est-ce qui s'écrit ?

Une lecture de *Les non-dupes errent*¹

C'est, pour tenter d'aborder un séminaire parlé, un titre bien paradoxal ; aucune transcription de séminaire, quelle qu'elle soit, ne pourra lui donner un caractère d'écrit, qui reste radicalement absent de la parole soutenue par une voix maintenant éteinte. Sans doute parce que la parole du séminaire est aussi la parole qui opère dans l'analyse, Lacan disait que c'était en tant qu'analysant qu'il parlait à l'auditoire de son séminaire ; savoir avec quoi on opère dans la cure est savoir que la parole révèle quelque chose qui n'a rien à voir avec elle et qui est le savoir, le savoir inclus dans le langage ; c'est à quoi tient le transfert, il est l'effet de la survenue parasitaire d'un savoir dans la parole, un savoir qui ne se sait pas, un savoir fait de la juxtaposition de deux signifiants - auquel s'ajoute le déchiffrement, et ça fait trois. Déjà on voit poindre le trois du noeud borroméen.

¹ Je laisse ce texte, prononcé à Lille en mai 1993, dans sa facture orale. Une réécriture gommerait la question qu'il me semble contenir et qui reste irrésolue pour moi jusqu'à ce jour : celle de l'écart entre l'utilisation de la topologie par Lacan et sa propre lecture de Freud. Question qui n'est pas sans rapport avec le prochain Colloque sur l'originare.

C'est d'ailleurs dans l'après-immédiat de l'annonce du Colloque que j'ai déterré ce texte et l'ai proposé aux *Carnets*. La véritable question en jeu pour moi, sous-jacente à ce texte, est celle de ma brouille intime avec la topologie (brouille n'est pas aversion, loin de là), brouille qui date à peu près de la confection de ce texte, et qui me reste jusqu'à aujourd'hui parfaitement inexplicée, même si je peux avancer que l'usage de la topologie par les lacaniens, en leur facilitant l'abord des problèmes cliniques comme l'articulation des concepts, leur épargne le corps à corps avec les problèmes comme avec les concepts, et leur évite de se coltiner d'essayer d'en dire les tours et les détours avec les mots de tous les jours, ceux dont on se sert dans la cure. Même en avançant tout ça, il reste que cette brouille demeure énigmatique.

Si la parole, qui met à jour un savoir à elle-même étranger (savoir de *lalangue*), n'est pas toujours un dire, dire de la vérité qui ait des conséquences, il se trouve que cette année-là, en 1973-74, c'est bien un dire qui insistait, un dire qui avait des effets sur l'auditoire, qui avait des conséquences sur le réel des corps ; si le dire est distinct de l'écrit - de ce qui se lit dans ce qui s'entend -, s'il est distinct également de la voix qui le porte et qui peut l'assourdir - c'est pourquoi il vaut mieux que la voix, comme celle de la raison, soit basse -, il est souverain en tant qu'il fait événement. Chez ceux qui ont entendu ce séminaire, l'événement du dire avait une résonance, la résonance de l'amour ; le dire de Lacan sur l'amour, cette année-là, nous a tous fait tomber dedans ; nous sommes tous tombés amoureux. L'amour, ça peut être faire un bout de chemin ensemble ; mais ça peut être beaucoup plus compliqué et plus renversant, c'est alors le hasard, l'*heur* qui fait qu'un homme, pour son bonheur ou pour son malheur, aime une femme. Ce hasard, Lacan le situait dans un dire-événement, un dire sans bavures, sans les bavures de la prolifération de la poétique amoureuse, un dire tiraillé entre deux mi-dires qui ne se recouvrent pas : le dire d'une vérité marquant la "connexité" de deux savoirs irrémédiablement distincts qu'est censé connaître de l'autre chacun des partenaires (15-1-74), le dire vrai "coulant dans la rainure du réel". L'amour c'est ce qui vient là où deux ratent à faire Un, ça se fonde de l'impossible du lien sexuel (impossible à écrire le rapport sexuel, impossible à en faire corps logique) ; c'est quand elle cesse, de s'écrire, que la chose amoureuse devient possible (8-1-74). Lacan s'est beaucoup inquiété de ce possible chez ses analysants, et il a rappelé la dimension du transfert ; le transfert c'est de l'amour - venu en second après la révélation de l'inconscient, il ne sert pas à réduire la vérité de l'amour mais à l'explorer, à explorer cette vérité de l'amour qu'il est et qui s'adresse au savoir inconscient. La fin du séminaire parle de l'amour de l'inconscient et dit que "qui n'est pas amoureux de son inconscient erre" ; c'est qu'il s'agit, pour l'analyste comme pour l'analysant, de se laisser conduire par le transfert, d'être dupe de l'inconscient, de se laisser faire par l'inconscient afin de ne pas errer, de ne pas dériver hors de ce savoir.

Tout ça (l'amour du signifiant) peut s'écrire au sens de se scribouiller dans deux dimensions, les deux dimensions de la

silhouette de l'être aimé surgissant au coin d'une rue ; le *flatland* où nous évoluons nous rend absents du volume - le volume, l'épaisseur nous pouvons l'appréhender seulement dans le noeud. Pourquoi Lacan cherche-t-il une autre écriture que celle du scribouillage de l'amour en deux dimensions, une autre écriture que celle dessinée avec de l'encre sur une page plate, une écriture qui fasse intervenir une troisième dimension ? Quoi de la voix par où le signifiant du dire se module, quoi de la passe où s'apprend comment on est mordu par cette chose-là, l'inconscient, quoi donc nécessite trois dimensions pour s'écrire ? S définit le noeud, R est ce dire que supporte le noeud, I, de cet événement du dire, donne un sens, un sens différent pour chacun. Y a-t-il un moyen ainsi d'écrire un savoir tel qu'il fasse lien entre les êtres parlants, sans que ce soit pour autant bavardage de l'amour ? Moyën d'écrire ce qui coule vrai dans les rainures du réel ?

Rappelons que Lacan situait l'amour d'abord d'Aimée, la patiente psychotique qui l'a fait glisser vers Freud et vers la question du savoir ; puis, ce savoir à inventer qu'Aimée lui avait fait découvrir, il l'a référé non pas au désir, mais à l'amour ; enfin, cet amour qui s'adresse au savoir, Lacan en a fait l'affaire du Nom-du-Père, de ce défilé de signifiants qui passe l'amour à l'exercice.

Dans *Les non-dupes*, Lacan parle de l'amour et du savoir. Mais, comme je l'ai annoncé dans mon titre, je vais suivre ce fil de l'écrit, entre bavardage de l'amour et inscription du savoir.

Le père, est-ce que ça s'écrit ?

Le Nom-du-Père semble, au premier abord, ce qui leste d'écrit le séminaire, avant tout dans l'orthographe de son titre ; cela annonce-t-il déjà ce que Lacan dira à Genève en 1975 : c'est par l'écrit, et uniquement par l'écrit que la parole fait sa trouée ? C'est d'être écrite fût-ce en deux dimensions, que l'équivoque des *noms du père* et des *non-dupes errent* existe : même savoir, mais pas le même sens (13-11-73). Si le même savoir concerne la pluralisation des noms du père que Lacan aura apportée, inventée, dix ans plus tôt pour les analystes de la S.F.P. qui n'en ont pas voulu, le sens différent annonce déjà la nouvelle écriture à laquelle Lacan commence à se frotter : il s'oriente vers l'écriture des noeuds, écriture qui exclut le sens (au sens de la signification) mais pas l'orientation des noeuds. Dans l'unique séance des *Noms du père*, il

est question de la voix et du nom ; de quel nom ? Le Nom imprononçable du Dieu désirant, inscription hors-corps, hors-souffle vocalique, de la béance du Père ? Distincte du dire qu'elle porte, la voix est une autre version du Père (héritée du cri du père de la Horde blessé à mort par ses fils avant d'être mangé cru) que celle du nom (marque signifiante attendant la lecture), même si le père tué, dont Lacan fait mythe primordial, est ce qui fonde le père symbolique, le père comme nom. La pluralisation du père amorcée en 1963 annonce la division entre le Père comme nom et le Père du nom (celui qui donne nom), division qui, préparée dans *Les non-dupes*, s'affinera à partir de *RSI*. Le *naming*, qui est à distinguer de la nomination, consiste dans le "donner le nom propre" (11-12-73) ; il précède la nécessité par laquelle il ne va plus cesser de s'écrire.

Si le meurtre du père fonde chez Freud l'existence du savoir inconscient, "les humains ont toujours su - de cette manière particulière - qu'ils ont possédé un jour un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort", si ce su primordial c'est le refoulé primordial qui attire à lui tous les rejets du savoir inconscient, dans sa dépendance désormais, après le meurtre, à l'Oedipe, l'écriture de l'exception phallique $\exists x \bar{\phi}x$ chez Lacan fonde sur un dire-que-non, avec l'existence de tout-homme, le choix du sexe pour chacun et la modalité du pas-tout homme. La voix de la mère (incarnation de la voix de l'Autre) ne suffit pas pour que le Nom du père porte l'enfant (19-3-74), il ne suffit pas qu'elle traduise par un nom le non que dit le père, dans la fiction d'un complément au tout. Il faut, pour qu'un homme s'avoue dans sa jouissance phallique, qu'il se fonde sur cette exception qui y dit que non. La voix de la mère doit monnayer ce dire en un certain nombre d'interdictions. Or l'histoire où nous sommes - où Legendre repère dans la mutilation de la fonction paternelle une déchéance de la garantie des filiations par les institutions de l'État - témoigne de la substitution à ce Nom du père et à la perte de la dimension d'amour qui y est attenante comme retour du refoulé du meurtre primitif, d'un *nommer-à* à une fonction, à être analyste, à être père. La mère suffit à désigner, avec son seul désir, le projet d'un *nommer-à* pour son enfant ; le nom du père forclos, *verworfen* dit Lacan, fait alors retour sous la forme d'un ordre de fer où le social prend une prévalence de noeud, trace d'une dégénérescence catastrophique des noms du père. La part réelle du père en tant que donneur de nom, disjointe par la

forclusion de la part symbolique attachée au Père comme nom, fait retour sous cette forme dégradée du *nommer-à*.

C'est dire que pas n'importe quelle duperie va permettre de ne pas errer. Si l'écriture des quanteurs permet que s'écrive ce pas-tout dans l'homme ou dans la duperie, il faut une autre écriture qui puisse rendre compte du noeud où l'on est pris - qui, non pas le démontre, mais le montre ; une écriture qui ne soit pas celle qui écrit des lettres avec de l'encre, mais dont l'outil, l'appareil à écrire soit homologue à ce qui s'écrit avec. Freud en faisant ses schémas de points et de flèches se plaignait de ce que le dessin n'ait pas assez de souplesse pour représenter l'appareil psychique dans tous ses détours et ses pliures. Le noeud borroméen dont se sert Lacan - après s'être servi du tétraèdre où la position des quanteurs sur les sommets oblige à déterminer une orientation des arêtes, autrement dit un point de vue, tétraèdre qu'il place sur le noeud borroméen (14-5-74) - a cette souplesse, et pas seulement dans la mise à plat des dessus-dessous sur papier, mais dans son volume dans l'espace.

Que va donc écrire cette écriture bizarre "de sacs et de cordes" des noeuds ? Est-ce que ça va écrire la voix, et aussi le nom ? Est-ce que ça va écrire le père en tant qu'il est plusieurs, ou le père en tant que réel, celui qui ne s'analyse pas, mais dont l'ombre menaçante obscurcit le champ de bataille du transfert ? Est-ce que ça peut permettre d'être moins emmêlé, moins inséré dans le Nom du Père ? Est-ce que ça peut faire voir le noeud où on est coincé, dupe ? Quelque chose est frappant dans ce séminaire, même si le fil en est encore très ténu, c'est que Lacan quand il évoque le père, insiste essentiellement sur le *naming* et sur ce qui s'y attache : la part réelle du père, celui qui nomme, qui donne nom, dont il dira plus tard qu'il y a du jouir chez lui à donner nom. Donner le nom propre implique donner pas-de-nom à tout ce qui n'est pas doté d'un nom propre. Le Nom lui-même, la part symbolique du Nom du père, n'est évoquée qu'en creux.

Alors est-ce que l'immonde, est-ce que le pas-homme, le déchet ça s'écrit ?

Les déchets, est-ce que ça s'écrit ?

Le dire, rappelle Lacan dans les *Non-dupes*, ça n'a pas que des conséquences, ça fait aussi des déchets : radiotélévisés, radiophonisés, et écrits. *Télévision* en a été un, la préface à l'édition

allemande des *Écrits* un autre (*Scilicet*, 5) ; écrits aussi, la *Lettre aux Italiens* et la *Note sur le choix des passeurs* ; mais parlées seulement, les interventions de Lacan au congrès de la Grande Motte en novembre 1973, ses conférences en Italie en mars-avril 1974, et la *Troisième* à Rome en novembre 1974 ont scandé le séminaire.

La question du déchet est celle d'une approche du réel ; on y voit le passage de la ligne chez Lacan entre l'écriture quantique du pas-tout et l'écriture borroméenne. Les déchets sont la trace qu'il existe de l'humanité - l'égout démontre la civilisation qu'il draine ; les déchets imaginarisent l'existence d'un trou, manque à symboliser de la civilisation, orifice du corps ; en faisant bouchon au trou, ils sont la preuve que le corps a un intérieur qui peut se vider, que la civilisation laisse des restes autrement plus consistants que le discours qui la soutient. Ce rapport à l'intérieur même du corps, au-delà des orifices corporels, signe la face imaginaire de l'objet *a*, par où il s'aperçoit comblable, plein de jouir. C'est le "pathétisme" de l'objet *a* (9-4-74) quand il prend la forme de déchet, lui qui n'a pas d'être. Tout ce que fait l'homme se termine par du déchet - ce déchet il s'agit de le recueillir. Recueillir est une façon de se débrouiller avec le réel en le passant au semblant, pour lui construire un lieu qui soit cernable dans le symbolique. C'est le même terme qu'emploie Lacan à propos de la vérité (recueillir la vérité de la plainte), à propos du groupe (recueillir le groupe de la foule). À chaque fois l'écriture du pas-tout est en jeu : pas-tout est humain, le déchet est ce qu'il y a de non-homme chez l'homme ; il n'est pas donné à n'importe qui de recueillir la vérité de la plainte (il y en a même à qui de fait c'est interdit) ; pas-tout être sexué ne s'autorise à être homme ; pas tout être parlant ne saurait s'autoriser d'être analyste ; dans pas n'importe quel groupe d'analystes, l'objet *a* peut cesser de faire le confort et fonctionner comme lettre. On est là dans la foulée du Père qui nomme : en nommant, il nomme également le non-homme - ce que Lacan écrit Père n'hommant.

L'autre face de l'objet *a* est son écriture de lettre *a*, invention de Lacan - "l'objet *a* est la seule chose que j'ai inventée". L'autre face du choix que celle de l'organisation imaginaire de la foule (*Masse*) c'est le passage au semblant : simuler avec la foule quelque chose qui fonctionne comme un corps (9-4-74), permet en

inventant un nouvel arrangement de lettres, une redistribution de petites lettres, d'en recueillir le groupe. Mais c'est l'écriture nodale qui rend lisible ce double versant de *a* dans sa fonction de séparation entre jouissance phallique (S-R) et jouissance du corps (R-I) ; c'est elle aussi qui arrange les lettres RSI autrement que dans une suite linéaire, dans une invention qui rende compte du réel, passé ou pas au semblant.

La clinique, est-ce que ça s'écrit ?

Si le déchet est la preuve qu'il y a du réel dans le corps, si le nom y délimite la plage de non-nommable, le symptôme, lui, vient du réel : c'est ce qui empêche de tourner rond, ce qui se met en travers, ce qui pèse son poids de "vérités indomptables" dans la plainte des patients. Cas de "vérité", ce sont les hystériques de Freud qui lui ont "appris" l'inconscient ; ce sont les nouvelles hystériques qu'on prend dans les hôpitaux psychiatriques pour des psychotiques, ces errantes du malaise actuel qui nous apprennent ce qui ne va pas : la perversion du nommer-à l'ordre social, suppléant à la détérioration du nom du père, ne leur laisse, hors d'une conformité à cet ordre de fer, aucune possibilité identificatoire, aucun arrimage signifiant qui tienne. La boiterie du savoir, l'inefficacité des suppléances, sont autant de mauvaises fréquentations qui troublent le "dire vrai". La clinique classique dont Freud a hérité ne suffit pas pour ces cas qui ont une sorte de parenté avec la vérité ; il faut inventer un autre joint pour appréhender le réel en cause ; l'idée du symptôme comme noeud du signifiant avec le réel du corps peut éclairer la clinique d'avant. En effet la clinique n'est pas une addition d'expériences ; un cas d'obsessionnel ne donne aucun sens à tout autre cas d'obsessionnel, c'est même pour ça qu'il y a des guerres de religion (cf. le conseil de Freud de commencer une cure comme si c'était la première, repris par Lacan à propos de l'intransmissible de la psychanalyse et l'obligation d'inventer). Si le discours analytique peut apporter quelque lumière sur la clinique d'avant, ça nécessite d'être sûr parce que ça se transmet sans se démontrer.

Or, qu'est-ce qui se transmet sans se démontrer, sinon une écriture ? Une écriture qui écrirait par exemple que les différents types cliniques relèvent de la structure, et que ce qui relève de la structure n'a pas forcément le même sens chez un

individu ou chez un autre. Ni chez une femme ou un homme. D'ailleurs, qu'on puisse dire "l'homme", et tout le reste devient "non-homme". Comment ça peut s'écrire le non-homme ? Si pour tout homme l'amour va sans dire parce qu'il lui suffit de sa jouissance phallique permise par le savoir inconscient, pour une femme la jouissance ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité, sans la tresse de la vérité. Si le savoir masculin est une erre (15-1-74), un rond de ficelle d'où il part pour s'y boucler, une femme se définit par la tresse dont elle est capable, et qui peut soit au bout de six gestes devenir un noeud bo, ou, si le compte est raté, se faire corde. Les corps cherchent à se nouer, mais chacun ne peut se nouer sexuellement que comme chacun avec chacun des trois brins, c'est ça le ratage de l'union sexuelle. Il n'y a pas de noeuds dans le corps - c'est même pour en chercher qu'on s'intéresse à l'anatomie - il n'y en a qu'au niveau de la structure moléculaire de l'ADN : des noeuds trèfles.

Est-ce modèle, est-ce métaphore, est-ce la structure ? Le noeud borroméen est tel que si un vous lâche les deux autres deviennent libres. Or cela montre ce qui se passe dans le cas de la folie ; si le cas est bon (11-12-73), si on n'a pas raté le nouement primitif, c'est le cas de la liberté, "vous devez devenir fou". Par contre, dans le cas du noeud olympique, si quelque chose vous plaque, vous n'en devenez pas fou pour autant ; les deux autres tiennent ensemble, c'est que vous êtes névrosé : increvable. Le noeud pervers, dont Lacan parle au début du *Sinthome*, dont les ronds sont simplement empilés, est tenu (19-3-74) par l'ordre social ; cas d'une forclusion du Nom du père à laquelle supplée la fonction, réelle, du *nommer-à*, caricature (grimace du réel) de version de père.

Et comment écrire de la clinique inédite ? Comment écrire le rapport entre la loi Pasqua sur le code de la nationalité et la prise en otage d'une école maternelle de Neuilly ? Qu'écrivit sur le corps le psoriasis ou un lichen plan ? Peut-on écrire la marginalité et la délinquance des banlieues chaudes avec l'errance des trois ronds de ficelle ? Comment écrire, dans le passage à l'analyste, le renversement de la destitution subjective en désêtre ? Comment écrire la destitution du père ? Comment reconnaître, dans la passe, un noeud borroméen dans le noir ?

La psychanalyse peut-elle tracer une voie qui transcende le sens par la supposition d'un sujet au savoir qui procède de l'inconscient ? L'analyste, le sujet supposé au savoir, est en réalité séparé de ce savoir par la structure inconsciente qui le régit (cf. *Note sur le choix des passeurs*), bien qu'en sachant en principe un bout par l'épreuve qu'il a faite de sa propre analyse. Le savoir de l'analyste ne se situe pas au niveau de l'interprétation, dont les effets sont incalculables, mais c'est simplement le savoir qu'il y a celui de l'inconscient. Entre cet inconscient qui témoigne d'un réel comme inaccessible et le réel auquel nous accédons par le nombre ou par la lettre, il y a les modalités de l'écrire (Grande Motte) : dans la surface (dimensions) et dans le temps (cesser-ne pas cesser, nouer-dénouer).

Le savoir inconscient, est-ce que ça s'écrit ?

Cette écriture nodale que Lacan fait jouer avec l'écriture des quanteurs de la sexuation, n'est-elle pas dans sa dimension réelle une réponse à la question de Freud sur le réel primitif et l'originaire d'un héritage archaïque ? L'erre de Freud, note Lacan, était d'essayer de rendre le discours analytique adéquat au discours scientifique - par exemple à la "vérité historique". Pour inscrire les élaborations freudiennes, sa "mathématique" (Lacan) dont la limite était l'occulte (20-11-73), il fallait un deuxième pas. Ce qui ex-siste - au sens de l'écriture du quanteur -, c'est cela qui serait, dans ce deuxième pas que fait Lacan, originaire. À partir de là on réinterroge la supposition ; autrement dit, de quoi faut-il être dupe pour que ça tienne (15-1-74) ? Où se situe le savoir inconscient auquel nous fait coller le discours analytique ? Où se situe le réel dont témoigne cette contingence du dire de l'analyste ? N'est-il jamais que supposé ?

Le savoir inconscient est un savoir qui ne se sait pas : son inconsistance au regard de la logique épistémique est preuve que le savoir ne peut que s'inventer. Mais que ce savoir détermine tout ce que vous faites - "ce que vous faites *sait* vous" (18-12-73) - "d'une articulation signifiante supportée par la génération d'avant", indique que c'est de l'écrit qu'il tire sa subsistance ; sorte de pédicule de savoir parfaitement noué à ce qui du réel nous détermine, il a pour chacun des supports bien particuliers.

Déterminé par ce savoir, le sujet y circule et rencontre des butées - rainures du dire vrai.

De quels moyens, se demande Freud dans *Totem et Tabou*, une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante ? Comment acquérir ce que l'on a hérité de ses pères ? On peut ici tirer les conséquences de l'hypothèse freudienne de l'écriture du savoir inconscient (traduction, transcription, couché par écrit, réécrire, écrire par-dessus, édition, réimpression, revue et corrigée, etc.) : parce qu'il s'écrit, il se transmet, comme la lettre, de génération en génération. Les modalités de ses écritures et réécritures sont celles de la dysharmonie du moi et du corps, du corps et du sexe, du corps et du monde, de la vérité et du réel. C'est en quoi le savoir inconscient, dysharmonique, se distingue du savoir dans le réel tel qu'il se présente, nu, pour la science ou pour la religion, harmonique, providentiel. Au contraire, le savoir inconscient est dramatique, pathétique, dérangeant, contraire à la nature (21-5-74), obstacle au rapport sexuel, bord du trou du refoulement originaire qui repousse le savoir dans l'horreur. Très peu pour moi le savoir, dit-on en attribuant à l'Autre le désir de savoir - ce que manifeste l'anorexique en mangeant "rien".

Le savoir inconscient dépend de lalangue qui nomme les objets de jouissance dès l'enfance ; dans ses traces, attaches de la pulsion à la représentation, se véhicule le sens des mots. Ce n'est que par le biais du réveil de ces traces que chatouillent les mots que l'être parlant a rapport avec son partenaire : rapport de sens, qui supplée au non-rapport sexuel. Le savoir inconscient est un sédiment, un dépôt qui se produit chez chacun quand il commence à aborder le rapport sexuel, quand il s'en approche dangereusement - par là, en s'écrivant, il touche au réel. Quelque chose de ces deux signifiants en chaîne (S2) s'imprimera pour donner un savoir à la fois indélébile et non subjectivé (12-2-74). Si ce qui nous détermine ne peut être que de l'ordre du réel, c'est la part du travail de l'inconscient qui ne peut pas s'écrire. Comment alors ce réel propre à l'inconscient pourrait-il s'attester, sinon par la contingence de ce qui cesserait de ne pas s'écrire - par le biais de l'écriture du noeud borroméen, qui le supporterait ?

Le réel, de sa supposition par l'écriture quantique, à son support par l'écriture borroméenne

Que l'inconscient travaille suppose qu'il y ait un sujet pour lequel il travaille, un sujet dont l'appartenance sexuée est plutôt floue. L'écriture quantique, fondée d'un dire-que-non, "rend plus vrai" que chacun s'autorise d'être sexué homme ou femme ; elle donne un appui à cet enracinement dans le réel du sexe, enracinement qui est la part de l'inconscient qui n'est pas déjà écrite et réécrite par les traces mnésiques et leurs différents strates de traduction. L'écrit psychique à la fois ne cesse pas de s'écrire, et à la fois borde ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Le recours à la topologie borroméenne écrit à la fois le nécessaire et l'impossible, pas l'un sans l'autre ; il tente de présentifier le réel de l'inconscient grâce à un autre mode d'écrit que celui qui résulte d'une précipitation de lalangue dans les lettres (inscriptions mnésiques WZ). La topologie, contrairement à l'écriture quantique, ne suppose aucun sujet, elle ne suppose qu'une consistance, la consistance réelle, symbolique et imaginaire spécifique à ce mode d'écrit. En cela, elle est une réponse à ce que Freud place au départ du psychique : le réel primitif. Les lettres RSI dont se supporte le noeud, on ne leur suppose que le réel, c'est-à-dire d'être trois ; à l'imaginaire et à la souplesse du corps, au symbolique et à sa dénomination du voisinage, s'ajoute le réel, non pas en tant que troisième après S le premier et I le deuxième, mais en tant que ça fait trois. Et pour chacun des trois autant que pour eux trois, c'est tout ce qu'ils ont de réel, de faire trois. Le réel se définit uniquement de faire trois avec S et I ; défini ainsi, c'est un réel d'avant l'ordre, la nodalité ne supposant pas un premier, ni un second, ni un troisième. C'est tout à fait autre chose que d'imaginer le réel ou que de le symboliser ; c'est donc autre chose, également, que de faire du réel primitif traqué par Freud un fantasme d'origine, ou le pur après-coup déjà contenu et fabriqué par l'inconscient.

De ces trois, nous sommes coincés, patients de leur triplicité. Si dans la pratique quotidienne, n'existe que ce que fonde un dire, la triplicité RSI oriente cette pratique. Lacan en visant (14-5-74) un progrès chez ceux qui soutiennent cette pratique, ajoute que le réel c'est l'écriture... l'écriture de ce noeud tel qu'il s'écrit pour le dire... Ça suspend le sens, le sens par exemple

que S serait 1, I serait 2 et R serait 3. C'est parce que le nouage borroméen suspend tout sens, voire même l'exclut, qu'il soutient la pratique analytique. Il la soutient, la supporte de deux manières : parce qu'il a affaire avec le savoir non su qu'il y a dans le réel (celui, logé dans le réel, que traque la science, celui des étoiles, des masses célestes) - ce savoir non su de son dénouage -, et parce qu'il a affaire au réel su qu'il y a dans le savoir inconscient - ce qu'on appelle l'héritage phylogénétique selon Freud, ici le réel de son nouage.

Le troisième, le réel est toujours voilé - par l'image ou par le sens. L'amour surtout - fait d'image et de sens - le voile ; dans le dire de l'amour, le dire vrai de l'amour, deux sujets sont amenés à établir entre eux quelque chose qui a l'air de s'écrire (12-2-74), une lettre d'*a-mur*, qui remplit la rainure de l'absence du lien homme-femme, qui fait le mur qu'il y a entre un homme et une femme. Le savoir inconscient, lui, quand il ne produit pas de symptômes pour faire parler la vérité, quand il se tait, il est simplement réel ; écrit avec des lettres, ou comme le fait Freud, avec des points et des flèches (ça fait l'anamnèse), ça fait accès à son réel, accès qui s'écrit et se lit. Il se situe alors à la place exacte d'un sens su ; place d'où le délirant subit la charge persécutive des mots, charge qui se délite lorsque l'écrit dissout l'équivoque langagière : "un tagg, je ne sais pas ce que *sait* (c'est) un tagg". Le travail sur la lettre sert, non pas à constituer un refoulé (un savoir), mais à défaire les intentions de l'Autre en les réduisant à un pur réel de littéralité, valant pour tous. Le réel, il se fout de l'idée qu'on en a, il se détache du sens - comme du su ; le savoir inconscient, en tant que réel su, par contre oriente l'amour comme rapport du réel au savoir. À cette place de l'amour se tient la psychanalyse : à la place où l'amour, à la manière d'un imaginaire spécifique à chacun, bouche le trou dans le rapport au réel d'un certain savoir.

Pour dévoiler le réel, il faut gratter la mousse du sens, vider les dits de sens, du sens qui n'est sexuel que parce qu'il se substitue au sexuel qui manque ; il faut aller jusqu'au bout de tous les sens, les épuiser tous, n'en oublier aucun pour que ça ne fasse pas rejet ; nourrir le symptôme de sens est ce qui lui donne subsistance. Vidée de sens, la lettre, qui est ce qu'il y a de plus vivant et de plus mort à la fois dans le langage ; il s'agit de lire, dans le désordre du monde et dans la dysharmonie de l'être parlant avec

son corps, le pas-tout. L'inconscient ne découvre rien, il invente ; il invente le bord du trou du réel, qui permet de voir où est le trou. Pour qu'il y ait du savoir dans toute rencontre première avec le rapport sexuel, il faut de l'invention - l'invention d'un bord.

La dimension de savoir de l'inconscient touche au bord du réel, qu'elle voile. Les représentations refoulées, les signifiants dans leur synchronie et la diachronie de leurs réécritures sont substitut de ce qui ne peut s'écrire du rapport sexuel. Mais ce qui supporte le non-rapport, c'est tout ce qui s'écrit d'autre. Tout ce qui s'écrit d'autre - par exemple dans les quanteurs et l'exception à la castration. Or Lacan, dans ce séminaire, va plus loin : le non-rapport est littéralement écrit par l'équivalence des trois ronds et par la succession pure 1-2-3 des trois lettres R-S-I.

Est-ce que bien faire le noeud c'est tenter d'écrire le non-rapport sexuel ? Restons en deçà de cette question : apprendre quelque chose pour que le noeud se fasse bien - de manière à se rompre si l'un quelconque lâche - est apprendre à n'être pas non-dupe, à n'être pas dupe du possible, dupe de ce qui cesse comme nouage, de s'écrire comme dénouage. Car une fois dénoué, on ne peut plus différencier ce noeud particulier de n'importe quel autre noeud. Une fois dénoué, le noeud a cessé de s'écrire et n'importe quel noeud est possible - était possible. Une fois dénoué, on ne peut plus différencier ce noeud de n'importe quel autre ; si chacun des trois peut tenir la même fonction, celle de nouer les deux autres - c'est ça leur équivalence -, après le dénouage on ne peut plus voir lequel des trois nouait les autres. Mais, s'il était raté, on peut le savoir sans forcément pouvoir faire le diagnostic du ratage. Car rien de plus facile que de rater le noeud ; ratages, erreurs, bévues, chacun écrit un *rapport*.

L'équivalence de RSI

L'équivalence de R, S et I est ce qui est véritablement l'invention de savoir par Lacan, l'année des *Non-dupes*, en réponse à ce qu'il appellera l'élucubration freudienne de l'appareil psychique, de la réalité psychique. L'amour, qui court en filigrane tout au long du séminaire, est en quelque sorte la conséquence, dans le réel des corps, de cette équivalence ; il en est l'affect, l'imaginarisation, le récit, le sens : il est tout ce qu'exclut

l'équivalence des trois dimensions, et qui est aussi une façon pour le sujet de se débrouiller avec elles.

Ces trois dimensions RSI telles que le nouage les fait équivalentes introduisent une rupture par rapport à la théorie de la suprématie du signifiant ; de même, parce qu'elles sont trois, 1, 2, 3, sans que la succession, dans la mise à plat du noeud, de ces 1, 2, 3 n'indique une primarité ni une secondarité, ça objecte au "faire Un" du lien, à l'unarité signifiante, voire à l'unien de la foule. Le deux de l'imaginaire, le deux de l'amour de sa propre image, ne s'y produit, dans cette succession, que de la jonction du un et du trois (12-3-74) : c'est ce que fait "saillir" le noeud borroméen, comme l'expérience analytique de Freud a fait saillir les trois identifications, celle au trait unaire, celle de l'amour du Père, et celle du désir du désir chez l'hystérique : pas l'une sans les autres.

Réel, symbolique et imaginaire peuvent-ils permettre d'aller au-delà du tournage en rond de la jouissance, du corps et de la mort, la jouissance n'ayant rapport au corps que dans la mesure où celui-ci est sexué et mortel ? Ici Lacan interroge l'amour et ses règles du jeu enfouies dans l'ignorance ; l'intervention d'un savoir face à ce mystère du deux pourrait conjindre le réel de la jouissance d'un corps qui jouit de lui-même, et la jouissance du réel dont on n'a l'aperçu que chez les mathématiciens (la médaille Field est la preuve que l'amour a des effets qui durent longtemps). C'est alors la jouissance du corps qui écoperait, qui serait rognée par l'"agrandissement des ressources" du savoir. Même le savoir inconscient, ça s'invente ; "c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre et maintenant qu'on l'a inventorié, on sait que ça fait preuve d'un manque d'imagination éperdu" (*Lettre aux Italiens*). C'est par un autre biais, en laissant en suspens l'imagination, courte, en mettant à contribution le réel et le symbolique qu'ici (en ce qui concerne le savoir inconscient) l'imaginaire noue, qu'on parviendrait à se passer de ce "fâcheux rapport" pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage qu'il constitue à ce jour - et qui ne se passe pas de suppléer à ce fâcheux rapport.

Le mode du possible de l'amour est constitué par le ruissellement du sens des mots, du sens à donner à ce qui cesse de s'écrire. Pour que ça s'écrive, on peut se servir des mots à condition qu'ils n'aient plus de sens et qu'ils deviennent des lettres - d'où se

ondent les modes du nécessaire et de l'impossible dans l'écriture tétraédrique utilisée pour les quanteurs. La lettre est inhérente au frayage du réel ; ce qui ne cesse pas de s'écrire impose la rencontre de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire - et cela ne peut s'aborder qu'avec des lettres. Un Midrasch (le Talmud consiste à vider de leur sens les dits bibliques) raconte comment Moïse n'a pas brisé les Tables lui-même : les lettres divines traversaient l'épaisseur de la pierre si bien qu'elles étaient très légères ; lorsque Moïse parvint devant le peuple vautré dans l'idolâtrie, les lettres prises de peur s'envolèrent, les Tables devinrent terriblement lourdes et tombèrent des mains de Moïse. Ça conte l'époque et le lieu où l'humanité abandonna l'idolâtrie, c'est-à-dire les clans fratricides régis par les dieux totemiques friands de sacrifices, pour la civilisation du Père comme nom, d'un père si béant, si léger qu'il pouvait s'envoler dans la brise.

Les trois du noeud borroméen ont une même consistance - réelle ; et la seule chose qui distingue les trois est l'écriture du noeud même, écriture dont il s'agit d'être dupe pour ne pas errer dans le discours analytique. I s'imagine, image de l'écrit qui voile l'articulation nécessaire au noeud ; le cercle fait Un, le Un du S ; le noeud fait tresse. C'est dire que l'ordre importe peu. L'équivalence matérielle entre une pensée de l'analysant et une pensée de l'analyste est ce qui produit l'interprétation ; la langue peut la faire entendre tout de travers parce que son entendu parasite avec la jouissance phallique les autres jouissances. Mais c'est seule l'écriture de cette équivalence qui permet de lire ce qui la rompt : la dysharmonie de l'inconscient et le rapport du symptôme. Ne pas errer, coller à la structure, coller au savoir inconscient, c'est se faire dupe de l'écriture du noeud qui est une autre écriture que celle avec laquelle le savoir inconscient écrit l'être parlant, une écriture où ce savoir est équivalent au réel qu'il loge, et ce réel équivalent au corps qui en est le lieu. Le pluriel des noms du père que Lacan amène en 1963 avec la voix et le nom, trouve dans l'équivalence de RSI à s'incarner entre père du nom et père nommant. Une telle écriture installe une modalité de père qui est autre que celle du névrosé qui noue solidement les trois ronds ; parce que cette modalité se réduit à l'écrit, l'écrit des traces que laissent pour le sujet dans les trois registres sa rencontre avec ce qui a fait père pour lui, elle est au plus près de la structure ; c'est une invention de savoir qui n'erre pas, qui

ne dérive pas dans la nature, à condition d'en être la bonne dupe, celle qui s'en sert.

Les lettres sont ce qui reste du récit, les points et les flèches de Freud ce qui reste de l'anamnèse ; un nouvel arrangement de ces lettres est ce qui produit un savoir supposé sujet (définition de l'écrit). "Heureusement que les lettres ne font pas mal" disait une petite fille après avoir été violée par son père ; savoir écrire est savoir qu'on écrit avec des lettres qu'aucun savoir d'avant ne soutient. Devant le "traumatisme" du réel, la seule réponse du sujet est la *Verleugnung* : soit le retour dans le symbolique d'un bout de réel dénié, sous la forme d'une invention de savoir. Le masochiste tente ainsi une jonction entre la jouissance et la mort, même si la plupart du temps c'est du chiqué et qu'il n'y met pas plus que le bout du petit doigt. Le fétiche ou les théories sexuelles infantiles sont du savoir inventé face à l'absence radicale de toute signification du sexe. Le lien entre l'invention de savoir et l'écrit, c'est ce bord du réel que les lettres font apercevoir - les distiques en latin de Galilée, en transmettant la date de son invention, prouvaient du même coup l'invention. Le noeud, lui, montre le réel qui n'est, aux lettres, que supposé ; il permet de débusquer le réel de sa supposition qui l'assujettit à l'imaginaire du mythe du Père ou au symbolique de l'après-coup qui fonde l'origine. En rien modèle ni métaphore, il *est* le réel et nous en sommes les patients, les dupes.

Cette équivalence est exactement la même chose qu'un non-rapport ; elle est un essai, non pas d'écrire qu'il n'y en a pas (ça c'est les écritures des modalités), mais d'écrire ce non-rapport avec des appareils à écrire qui soient du même tonneau que ce qu'ils écrivent : sacs et cordes. Pour Freud, le non-rapport c'était l'occulte ; même s'il n'y croyait pas, il en était dupe. Pour ne pas errer, il faut tenir la corde d'un réel dont on soit la dupe ; on peut ne pas aimer son inconscient, maintenant qu'on sait que c'est un savoir emmerdant, mais dans l'erre même où l'on est alors pour refuser de l'aimer, ce savoir inconscient, dysharmonique, peut nous mener au-delà de ce peu de réalité qui est la nôtre, celle du fantasme, et un peu plus près de ce qui serait un "pur réel" (11-6-74). Ce réel qu'écrit le nouage RSI. Freud a imaginé l'inconscient, Lacan a imaginé RSI.

Jean-Baptiste Beauvils

Chronique dialectique : L'écriture dans la psychanalyse.

1) More et Descartes.

Ce texte a été réécrit à la suite de son énonciation le 21 mai 1995. J'ai essayé d'intégrer quelques unes des différentes remarques qui m'ont été faites et dont je tiens le plus grand compte parce qu'elles ont relancé des questions pour moi. Cela dans le souci de rendre apparent le travail de la pensée qui opère lors de ces journées.

Le fait que la discipline analytique soit apparue, schématiquement et pour une part, dans un clivage conceptuel avec Descartes, rend particulièrement intéressants les auteurs qui ont développé des thèses opposées justement à Descartes. Koyré¹ met en exergue une correspondance entre Descartes et l'un de ses contemporains, Henry More. Ce dernier enseignait la philosophie de Descartes et en même temps développait une philosophie contraire. Les deux hommes échangeaient une correspondance. Leurs missives n'ont fait, semble-t-il, qu'écrire l'impossibilité de la rencontre de leurs conceptions respectives qui s'articulent sur une antipathie complète. Le signifiant Descartes présentait un rapport arbitraire avec le signifié More et leurs lettres fixées la barre entre eux.

More en effet, rejette l'identification cartésienne de l'étendue et de la matière qui implique qu'une étendue ou une extension hors de la matière, est impossible. Pour lui, l'esprit est hors matière.

More tient à son idée d'un esprit étendu, c'est à dire pas seulement en puissance par rapport à la matière comme le pense Descartes. Il écrit² : "si Dieu détruit la totalité de la matière dans

¹ Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Gallimard, Chap. 5 et 6.

² Koyré, p. 141.

Jacques Le Brun

**Réflexions sur la théorie freudienne.
À propos d'*Au-delà du principe de plaisir*.**

À la lecture, même cursive, de *Jenseits des Lustprinzips*, on est frappé par la fréquence avec laquelle reviennent dans le texte de Freud le verbe *annehmen* et le substantif *Annahme*. Ces termes désignent un certain mode d'élaboration théorique et d'assentiment apporté à cette élaboration et ils se situent dans un domaine qui n'est ni celui de la démonstration scientifique, ni celui de la *doxa* ou de l'opinion¹. On traduit habituellement *Annahme* par "hypothèse", et *annehmen* par "former une hypothèse", ce qui n'est pas un contresens mais reste assez inexact, car nous voyons Freud employer, dans *Au-delà du principe de plaisir* même, le terme *Hypothese* pour désigner tout autre chose que ce qu'il désigne par *Annahme*, pour désigner une hypothèse, dont il dit qu'elle est d'un genre "fantastique", la division des sexes dans le mythe raconté par Aristophane dans le *Banquet* de Platon². Une *Annahme* c'est une hypothèse que l'on peut "adopter" et faire pour sienne³, qui a un certain degré de "vraisemblance", et ces termes *Annahme* et *wahrscheinlich* sont fréquemment rapprochés, employés presque aussi souvent l'un que l'autre, dans les élaborations d'*Au-delà du*

¹ Nous citerons *Au-delà du principe de plaisir* à partir de la "nouvelle traduction" française, Paris, Payot, 1987, que nous corrigerons souvent, mais nous donnerons, lorsque ce sera nécessaire, entre crochets la référence à l'édition allemande en format de poche, Sigmund Freud, *Das Ich und das Es. Metapsychologische Schriften*, Einleitung von Alex Holder, Frankfurt, Fischer Taschenbuch Verlag, 1992. Quelques références à *annehmen*, *Annahme*, dans la traduction française, p. 43, 44, 45, 63, 65, 66, 68, 77, 81, 90, etc.

² P. 106 [242 : "die aber von so phantastischer Art ist ..."].

³ Et on retrouve ici un sens très courant de ces termes en allemand, adopter un enfant : *an Kindesstatt annehmen*, ou *adoptieren*, adoption : *Annahme an Kindesstatt*, ou *Adoption*. Le mot français "adopter" a aussi les deux sens, "adopter un enfant", "adopter une opinion".

principe de plaisir¹. *Annehmen* c'est donc formuler une hypothèse et travail vraisemblable à laquelle on peut raisonnablement croire. Une *Annahme* n'est pas une *Hypothese*, elle n'est cependant pas une preuve, *Beweis*².

Le processus ici en cause peut être analysé de deux côtés : du point de vue de la production d'un objet, d'une *Annahme*, et d'autre part du point de vue de l'assentiment porté à cet objet produit. Considérons d'abord les choses du premier point de vue. La production intervient au moment où l'évidence, ce qui est "le moins douteux"³, révèle un reste, quelque chose qui "demeure éstant"⁴, sur quoi l'*Annahme* prend appui et qui la "justifie"⁵. Donc l'*Annahme* est un au-delà de la preuve ou de l'évidence, elle est du domaine de la "spéculation"⁶. Le passage à la spéculation est un second temps dans un processus d'élaboration théorique. Ce passage est nettement marqué par Freud qui développe comment, sous l'effet de la curiosité (*Neugierde*), est suivie une idée, comment cette idée, ayant pour ainsi dire une vie autonome, conduit celui qui l'exploite : effet "conséquent" et non pas processus "aberrant", ni le seul développement d'un raisonnement. Tous les termes de cette analyse du passage à la spéculation méritent d'être relevés : "Ce qui suit est spéculation, une spéculation qui remonte souvent bien loin et que chacun, selon sa disposition personnelle, appréciera ou négligera. C'est aussi une tentative pour exploiter de façon conséquente une idée, avec la curiosité de voir où cela mènera"⁷.

¹ Cf. pour *wahrscheinlich* et *Wahrscheinlichkeit*, trad. française p. 44, 59, 72, 88, etc.

² Cf. dans *Le moi et le ça*, p. 258 [282 : "Ich habe auch in der vorliegenden Diskussion nur eine Annahme, nicht einen Beweis zu bieten"].

³ P. 63 [208 : "am unverdächtigsten"].

⁴ "Es bleibt genug übrig" [209].

⁵ "Rechtfertigt" [209].

⁶ P. 65 [209 : "Spekulation"].

⁷ P. 65 [209 : "Was nun folgt, ist Spekulation, oft weitausholende Spekulation, die ein jeder nach seiner besonderen Einstellung würdigen oder vernachlässigen wird. Im weiteren ein Versuch zur konsequenten Ausbeutung einer Idee, aus Neugierde, wohin dies führen wird"].

C'est par le processus de la "spéculation psychanalytique"¹ que vient à se formuler l'*Annahme* : au point de départ il y a l'expérience (*Erfahrung*) ; cette expérience est cause d'impressions (*Eindrücke*) ; et c'est sur ces impressions que l'on s'appuie pour formuler une *Annahme*, une hypothèse adoptable : "*Wir stützen uns auf die Eindrücke unserer psychoanalytischer Erfahrung, wenn wir annehmen, daß...*"². À son tour l'hypothèse vraisemblable sera poussée jusqu'à ses dernières conséquences³, et le mouvement de la pensée développé à l'extrême⁴.

Par un mouvement inverse, on remontera ensuite des spéculations jusqu'à leurs éventuels fondements, comme si la poussée de l'idée à l'extrême ne constituait nullement un fondement : "Eh bien, nous aussi, faisons pour une première fois retour en arrière et demandons-nous si toutes ces spéculations ne sont pas dépourvues de fondement"⁵. Le mouvement par lequel s'élaborent puis sont appréciées (*würdigen*) ou justifiées (*rechtfertigt*) les hypothèses vraisemblables peut être grossièrement schématisé ainsi :

Erfahrung → *Eindrücke* → *Annahme* → mouvement de la pensée poussé à l'extrême → remontée aux fondements.

Après avoir examiné la production de l'hypothèse vraisemblable, plaçons-nous du côté de l'assentiment porté à cet objet. De quelle nature est cet assentiment ? Est-il de même nature que celui qui est porté à une démonstration scientifique ou à une conclusion philosophique ?

¹ *Ibid.* [209 : "Die psychoanalytische Spekulation"].

² P. 66 [210].

³ P. 81 [222 : "in ihre letzten Konsequenzen zu verfolgen"].

⁴ *Ibid.* ["die Entwicklung eines extremen Gedankenganges"]. Sur ce mouvement de poussée à l'extrême d'une hypothèse, voir dans *Malaise dans la civilisation* : "Au début, j'ai présenté ces conceptions dans la seule intention de voir où elles menaient, mais dans le cours des années, elles ont acquis sur moi une telle emprise que je ne puis penser autrement" (trad. française, Paris, P.U.F., 1971, p. 74-75).

⁵ P. 86 [226 : "Greifen wir nun selbst ein erstes Mal zurück, um zu fragen, ob nicht alle diese Spekulationen der Begründung entbehren"].

Une notion qui apparaît souvent dans *Au-delà du principe de plaisir* et dès les premières lignes, notion qu'il importe de bien définir pour ne pas être entraîné vers des contresens, est celle qu'expriment le verbe *glauben* et le substantif *der Glaube*, la croyance ou plutôt "le croire". Nous lisons au début d'*Au-delà du principe de plaisir* : "Dans la théorie psychanalytique, nous admettons sans hésiter que [*nehmen wir unbedenklich an*]...c'est-à-dire que nous croyons [*daß heißt, wir glauben*]..."¹. Dès le départ se trouve donc posé un rapport entre *annehmen* et *glauben*, ce qui n'est pas sans conséquences sur l'une et sur l'autre de ces deux notions, par l'introduction de l'hypothèse vraisemblable dans le croire, et du croire dans l'énoncé théorique. Il faut cependant écarter de ce croire toute dimension d'"enthousiasme", sans néanmoins le ramener à une persuasion entièrement rationnelle. C'est ce que vise Freud lorsque, prenant le terme de "mystique" en un sens modal d'enthousiasme ou de "rêverie profonde" (*tiefsinnig*), il distingue ses hypothèses de l'intention d'atteindre une obscure profondeur originelle ; il s'agit ici de l'hypothèse selon laquelle les pulsions sont conservatrices et forcent à la répétition : "Mais auparavant il peut être tentant pour nous de poursuivre jusque dans ses dernières conséquences l'hypothèse selon laquelle toutes les pulsions veulent rétablir quelque chose d'antérieur. Ce qui en résulte peut éveiller l'apparence de quelque chose d'une profondeur d'esprit ou avoir des résonances mystiques, mais nous nous savons bien libres du reproche d'avoir tendu à quelque chose de tel. Nous cherchons de froids résultats de la recherche et de la réflexion qui se fonde sur elle, et notre désir voudrait ne leur prêter aucun autre caractère que celui de la sûreté"². De la même façon

¹ P. 43 [193].

² P. 81 [222] : "Aber vorher mag es uns verlocken, die Annahme, daß alle Triebe Früheres wiederherstellen wollen, in ihre letzten Konsequenzen zu verfolgen. Mag, was dabei herauskommt, den Anschein des «Tiefsinnigen» erwecken oder an mystisches anklingen, so wissen wir uns doch von dem Vorwurf frei, etwas Derartiges angestrebt zu haben. Wir suchen nüchterne Resultate der Forschung oder der auf sie gegründeten Überlegung, und

Freud juge sa conception de la pulsion de mort bien éloignée de l'évidence et estime qu'elle "rend une impression tout à fait mystique"¹. Et il en rapproche le "mythe" platonicien du discours d'Aristophane dans le *Banquet* qui lui paraît vraiment "fantastique", mythe et non "explication scientifique"².

Si le croire est menacé, sans y tomber, par le "*tiefsinnig*" ou le mystique, il est par ailleurs ancré dans le fait ou l'expérience ; "croire", "*glauben*", est alors souvent employé comme synonyme d'*annehmen*, d'adopter une hypothèse³, même si en d'autres endroits *der Glaube*, le substantif, sert à désigner une adhésion qui est de l'ordre de l'illusion⁴.

Nous sommes frappés, dans ce texte qui marque un tournant dans les élaborations théoriques de Freud, non seulement par ce que l'on pourrait appeler le contenu de ces élaborations, mais aussi par la conscience qu'il manifeste du mode d'assertion, du rapport de l'auteur avec son œuvre, du degré de vérité de la théorie qu'il énonce. Ainsi c'est à la fois un ensemble de propositions théoriques, mais aussi une façon de se situer par rapport à la théorie qui apparaissent dans ces pages d'*Au-delà du principe de plaisir*. C'est particulièrement clair à la fin du chapitre VI et au chapitre VII, à la fin de l'œuvre, lorsqu'au développement de la

unser Wunsch möchte diesen keinen anderen Charakter als den der Sicherheit verleihen"].

¹ P. 102 [239] : "und einen geradezu mystischen Eindruck macht".

² P. 106 [242] : "eher ein Mythos als eine wissenschaftliche Erklärung".

³ Cf. p. 50 ["Ich glaube nicht, daß..."]; p. 66 [210] : "Wir finden es aber beschwerlich zu glauben, daß ..."; p. 73 [216] : "Ich glaube, man darf den Versuch wagen, ... aufzufassen...". Cf. p. 104 [241] : "un de nos plus puissants motifs de croire en l'existence de pulsions de mort" [*an die Existenz von Todestrieben zu glauben*].

⁴ P. 87 [227], à propos de la pulsion de progrès ; p. 90 [229], à propos de la croyance en la nécessité interne de la mort. Il y aurait lieu ici de rappeler ce que, dans son livre sur *L'Entendement freudien*, Paul-Laurent Assoun écrit sur les destins distincts de la croyance et de la religion (p. 17), et de nuancer ce qu'il présente plus loin (p. 19) sur l'opposition entre croyance (rapprochée du mysticisme) et connaissance (rapprochée du rationalisme).

nsée, à la poussée à l'extrême des hypothèses est substitué un regard rétrospectif, introduit par un mouvement de rupture : "Je sais que c'est le lieu d'interrompre" ¹. Il fait alors leur place à ce qu'il appelle "quelques mots de réflexion critique" ². Et ces mots portent sur la croyance et la conviction relatives aux théories élaborées : Freud n'est pas convaincu (*überzeugt*), ne demande pas à d'autres d'y croire (*um Glauben*), ne sait pas lui-même jusqu'à quel point il y croit (*Ich weiß nicht, wie weit ich an sie glaube*). Il ne veut pas de céder au facteur "affectif" de la conviction (*das aktive Moment der Überzeugung*) mais d'une démarche d'un caractère particulier qui ne comporte pas le même degré de sûreté (*nicht selbe Sicherheit*) que la déduction scientifique, mais qui comporte néanmoins une certitude véritable : elle combine l'ordre des faits et leur produit de la pensée (*daß man mehrmals nach einander sächliches mit bloß Erdachtem kombiniert*), elle reste en rapport avec l'observation (*Beobachtung*) tout en s'en éloignant. Il ne s'agit pas d'"intuition", de ce qu'on appelle intuition (*der sogenannten Intuition*), qui serait plutôt une forme de hasard ou qui serait plus ou moins partial, partialité qui influencerait sur l'intellect. La méthode comporte donc la méfiance à l'égard des produits de notre propre expérience, une froide bienveillance à leur égard (*ein kühles Wohlwollen*), l'autocritique (*Selbstkritik*). Inversement cette froide bienveillance ne conduit à aucune tolérance particulière (*sonderer Toleranz*) à l'égard des opinions différentes ³.

Le rapport de la théorie avec les notions scientifiques et elle est bien obligée de se servir est complexe : c'est une adaptation à la rigueur d'un langage scientifique et la nécessité d'utiliser des termes psychologiques et physiologiques, langage technique, *Bildersprache* ⁴ : l'appel à la biologie future, à la science à

¹ 108 [244] : "Ich glaube, es ist hier die Stelle, abzubrechen".
² "einige Worte kritischer Besinnung".

³ 109 [245]. On trouve une expression analogue au début de *Le moi et le ça*, p. 1 [253] : "avec une certaine curiosité bienveillante" (*mit einer gewissen Wohlwollenden Neugierde*).

⁴ 108-110 [244-246].

venir, comporte le risque de voir s'écrouler tout notre édifice artificiel d'hypothèses, *unser ganzer künstlicher Bau von Hypothesen* ¹ ; néanmoins cet échafaudage d'analogies, de liaisons et de relations a paru à Freud "digne de considération", *der Beachtung würdig*. La science n'est pas un catéchisme auquel un croyant demande réponse ; celui qui se présente non comme un savant mais comme un chercheur, *Forscher*, est prêt à quitter la voie qu'il a suivie un temps si elle ne lui paraît conduire à rien de bon, *zu nichts Gutem* ².

Si la théorie, telle qu'elle est conçue et élaborée, met en cause un rapport particulier avec la science et avec le croire, elle a aussi des conséquences (tout en étant elle-même une des conséquences) sur la façon de considérer le fait. Nous avons parlé de l'expérience, *Erfahrung*, et des rapports entre l'expérience et les hypothèses qu'elle suscitait et rendait possibles. La question qui est alors ouverte est celle de la représentation du fait, de la *Vorstellung* ³. De cette importance de la représentation avec ses dimensions spatiales ⁴ et temporelles ⁵, il faut rapprocher un mode de raisonnement tout à fait fondamental chez Freud, le raisonnement "als ob", "comme si", cette "*Als-Struktur*" dont Blanchot a si bien parlé dans *L'Écriture du désastre* ⁶, qui permet à Freud de donner une représentation du mode de traitement des excitations venant de l'intérieur "comme si" elles venaient de

¹ On remarquera comment est présenté par Freud ce risque, c'est de voir les *Annahmen* devenir des *Hypothesen*.

² P. 114-115 [249].

³ Cf. p. 67 : "Représentons-nous l'organisme vivant comme ..." [211 : "Stellen wir uns den lebenden Organismus ... als ... vor".

⁴ Cf. p. 65 [209] : "on peut attribuer au système Pc-Cs une situation spatiale" (*kann dem System W-Bw eine räumliche Stellung zugewiesen werden*).

⁵ Avec la discussion de la proposition kantienne selon laquelle l'espace et le temps sont des formes nécessaires de notre pensée, p. 70 [213], et l'affirmation que les processus psychiques inconscients sont en soi "zeitlos" [les guillemets sont de Freud], *ibid.*

⁶ Paris, Gallimard, 1980, p. 67-68, 199. Cf. *Au-delà du principe de plaisir*, p. 71 [214].

l'extérieur, et cela pour utiliser le moyen de défense du pare-excitation¹. Nous devons donc nous demander ce qu'il en est des rapports entre l'*Annahme* et les *Vorstellungen* et aussi de leur rapport avec l'éventuelle, mais encore impossible, vérification². Corollaire de l'importance prise par la représentation, celle de l'"irreprésentable" est fondamentale, en des places décisives pour l'histoire de l'individu comme pour celle de l'espèce : "tout à fait irreprésentable", *ganz unvorstellbar*³, est l'action de la première force (*Krafteinwirkung*) d'où se développera la vie puis la conscience.

Ainsi l'étude des modèles d'argumentation et de légitimation des hypothèses élaborées dans *Au-delà du principe de plaisir* nous donne l'occasion d'étudier le statut très spécial⁴ de la théorie freudienne, son rapport avec le fait, avec la science, avec la représentation, et ce que Paul-Laurent Assoun appelle "un remarquable chassé-croisé entre les théories poétiques, scientifiques et métaphysiques"⁵.

¹ Cf. aussi p. 73 [216] : concevoir la névrose traumatique comme la conséquence de ... (*als die Folge ...*) ; ainsi que p. 77 [219], la dimension du *gleich*, "comparable à" : "... die den traumatischen Neurosen gleichzustellen sind". On notera aussi l'importance du "rapprochement", de la "jonction", *Vereinigung* des faits (*tatsachen*) et des pensées (*Gedanken*) au début de *Le moi et le ça* (p. 221 [253]) ou celle du *sozusagen* (*ibid.*, p. 251 [277]) et du *vielleicht* (*ibid.*, p. 252 [277]).

² P. 68 [211] : "On peut se la représenter de différentes façons qui ne sauraient actuellement être vérifiées. On peut admettre que ..." (*darüber kann man sich mancherlei Vorstellungen machen, die sich derzeit der Prüfung entziehen. Man kann annehmen ...*). Reste à savoir si ces représentations peuvent être considérées comme des images, des modèles imagés, *Vorbilder* (p. 72 [215]) ; cf. p. 47 [196 : "nicht klar darstellbar"] ; p. 104 [240 : "vorbildlich").

³ P. 82 [223].

⁴ Même s'il peut paraître étrange, *befremdlich*, p. 80 [221].

⁵ P.-L. Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes*, 2ème éd., Paris, P.U.F., 1995, p. 243.

Anne-Lise Stern

PSY : notion ou sigle ? Fallait-il faire breveter... ?¹

Il s'agit d'interroger l'éventualité d'une cause commune à la crise, aujourd'hui dans la psychanalyse, et aussi dans la psychiatrie. Un thème proche est, lui, proposé pour une rencontre à Ville-Évrard, autour de gens de l'École de la Cause freudienne.

Quand le *Nouvel Observateur*, ou un autre, fait une couverture sur par exemple : faut-il brûler la psychanalyse, ou tel psychanalyste ? L'Événement du Jeudi, le Point, l'Express, etc. couvrent de même. Dans tout ceci, quel est l'élément, l'accroche commune, c'est psy - p, s, y. Quand tu approches du psy, c'est bon, tu brûles, tu y es, tu vas découvrir ce qui est caché.

Fin 1962, dans *les Temps modernes*, paraissait un texte signé de J. B. Pontalis et de moi, dont le titre était *Entre les parents, l'enfant et ses psys...* Dans une réédition récente, par les soins de Jacques Sédot², J. B. Pontalis le confirme : le mot (la notion ?) PSY s'est trouvé là, en 1962, imprimé pour la première fois. Il s'agissait d'un exposé fait en juin 1962 par Pontalis lors d'une journée du Centre Claude-Bernard, centre psychopédagogique de l'Académie de Paris. Ce centre avait été créé dans l'immédiate après-guerre, avec aussi l'appui semble-t-il de de Gaulle, sous l'impulsion de deux psychanalystes. L'un, médecin et fervent catholique, le docteur André Berge, l'autre pas, mais fervent psychanalyste et revenu, je crois, d'une clandestinité résistante, à savoir Georges Mauco³. Dans l'esprit de Mauco, ce devait être un lieu de psychanalyse, permettant à des élèves du secondaire, jeunes et adolescents, une rencontre avec la pratique freudienne. Tout ceci dans un but de

¹ Lu à l'adresse de jeunes psys aux rencontres *Psychiatrie-Psychanalyse* à l'Hôpital Esquirol en mars 1995.

² Bloc *Notes de la psychanalyse*, n° 11, numéro sur l'enfant.

³ Sur le douteux de cette aura de résistant, voir l'article de É. Roudinesco, Georges Mauco (1899-1988) : un psychanalyste au service de Vichy. De l'antisémitisme à la psychopédagogie, *L'infini*, n° 51 (automne 1995), à paraître.

vention. Prévenir quoi, au-delà des espoirs habituels mis dans la psychanalyse normalisante, adaptatrice ? Prévenir pour que : *jamais ça* ? Surtout aider ces enfants de fin de guerre, qui en usaient le contrecoup. En quelque sorte, dans une France libérée, aider les enfants aussi : la libération freudienne. Certes, ça n'était pas dit comme ça, et sans doute plutôt insu, mais de toute évidence avait pleine vivacité à cette initiative.

Elle n'a pas du tout tourné ainsi, coincée d'emblée entre le pouvoir médical et pouvoir enseignant. À ce lieu rêvé laïc a été posée une double direction pédagogique et médicale. Du coup, la demande initiale se trouvait noyée dans un gros dossier, géré par différents psychologues, pédagogues, rééducateurs, etc. Mais beaucoup arrivaient quand même chez un analyste après une indication de "thérapie posée par un médecin" au bout de ce "cours". Tout ceci est contemporain du premier procès pour médecine illégale fait à un analyste non-médecin, Mrs Clark, anglaise de surcroît, travaillant à Claude-Bernard - mais qui avait autorisée à recevoir quelques enfants en ville.

C'est qu'entre 1945 - 1950, la psychanalyse se répandait à toute allure, à partir de gens aussi différents que Berge, Mauco, Lito, Lagache, Juliette Boutonier, Lebovici, etc. De fait, évidemment, à cette époque, on s'interroge : comment être parents dans ça ? Qu'a-t-il bien pu arriver aux humains pour que... ? Y avait-il un Hitler en chacun de nous ? Freud, sa psychanalyse, ont-ils des réponses à tout cela ? Hebdomadaires et mensuels énumèrent les possibilités, les bienfaits de la psychanalyse, pour les parents surtout. Mais, quand des parents écrivent aux rubriques spécialisées, on les dirige, par crainte de tomber sous le coup de la loi contre l'exercice illégal de la médecine, sur "votre médecin". Que font ces médecins, étonnés, irrités souvent par ces bizarres demandes ? Au mieux, mais sans se précipiter sur les divans, certains passent un diplôme de psychologie, d'autres ont recours à leurs amis psychiatres, ou à leurs psychologues-testeuses, psychoducatrices - toujours des femmes, sous leur aimable coupe. En même temps, c'est la montée d'une psychologie de recherche "antipsychanalytique", antipsychanalytique, testeuse, dans la ligne du P.C. (l'orientation Wallon-Zazzo). En résumé, tout cela a beau commencer par psy, c'est tout sauf de la psychanalyse...

Alors débute pour moi un long parcours un peu spécial. Aujourd'hui, je peux le dire comme ça : peut-on être psychanalyste quand on a été à Auschwitz ? La réponse est non. Peut-on aujourd'hui être psychanalyste quand on n'y a pas été déporté ? La réponse là encore est non. Éclairer comment ces deux impossibles se tiennent, sont noués ensemble, me semble une bonne façon pour aborder la question "quelle psychanalyse après Auschwitz ?"

Pour essayer de démontrer, de dé-monter ce nouage-là, je vais suivre le trajet, le cursus de ce PSY. Mon psy. Longtemps, en riant, plus ou moins jaune, je rappelais : c'est moi qui l'ai inventé.

À relire *Entre les parents, l'enfant et ses psys*, je ne retrouve pas la férocité que je croyais avoir mise dans le cernage de ce détournement, la dénonciation de ce psy-quelque chose. C'est dû sans doute à Pontalis, sa civilité, son érudition. De toute façon, à l'époque, j'étais bien incapable de dire un mot en public. Par contre, la férocité, toute ma révolte, se trouvaient bien dans mon travail clinique initial : parents, enfants et psy. Il s'appuyait d'un côté sur ce qui se faisait autour de Jenny Aubry à la Polyclinique de Bichat. Là, à l'abri de son pouvoir de médecin-chef, nous luttions contre le tout-test, tout-Q.I., exigé de nous, psychologues, par les jeunes internes psychiatres à leur arrivée. Ils changeaient vite, peut-être aussi parce que cette position était incarnée par quelqu'un de déjà chiffré au bras. De l'autre côté, je me référais à mon expérience dans un service de pédiatrie lourde, à Bretonneau, où, comme psychanalyste, j'étais... cachée. Muriel Cahen, déjà trop malade pour y faire le travail de recherche prévu, m'avait envoyée là à sa place. (C'était une des premières brillantes lacaniennes, analyste d'enfants formée par Dolto). À Bretonneau, j'avais une certaine liberté, car je n'étais pas rémunérée. On me payait en dossiers psychologiques à établir chez moi pour la clientèle de ville de ces pédiatres. Ainsi, une sorte de consultation psychanalytique "doublait" la prise en charge pédiatrique. Là encore, la tolérance un peu attendrie avec laquelle on me supportait, tenait pour beaucoup, mais ça n'était jamais dit, à ceci : c'est une rescapée d'Auschwitz qui nous raconte ces étranges histoires. Mais je transmettais de fait surtout les étranges histoires que les parents apportaient spontanément, en même temps que leur enfant, à l'hôpital.

J'étais, moi, bien moins tolérante qu'eux - des vraiment bons papas, ces Docteurs -, exaspérée en secret du véritable

détournement de la psychanalyse sur des pratiques diverses dont il m'arrivait de repérer les dégâts cliniques. Pourquoi être si sensible à ça ? À cause de mon nom, en partie : quand mon cousin me taquinait, en m'appelant, toute petite fille "psycho-analyse", il tapait plutôt juste. Dans le choix de ce prénom par mes parents, il y avait pour de bon, caché, le psy de la psychanalyse, même s'ils ne le savaient pas en clair. Donc, je souffrais à repérer comment l'angoisse existentielle de certains parents se trouvait rabattue en un diagnostic collé au corps : son cul I est inférieur, définitivement, son cerveau est défectueux, irréparable, tenez, lisez vous-même l'écriture de cet encéphalogramme. Souvent, pour leur bien, on envoyait les enfants au loin, dans des centres, que je vivais comme des lieux de détention. Attention, je ne disais pas : mais ce sont des camps ! avec cette facilité pour l'amalgame à la mode aujourd'hui. Ça m'était juste viscéralement insupportable. La plupart des déportés ne supportent tout simplement pas certaines choses faites à autrui - qui ne dérangent pas la plupart des gens. C'est comme un réflexe, au cas par cas.

Le texte des *Temps modernes* de 1962 concernait donc des enfants nés entre 1942 - 1952, pour qui on consultait entre 1952 - 1962. Quelques-uns parmi vous peut-être ? Pontalis et moi avons eu des retours ravis de parents tout soulagés, déculpabilisés. De quoi ? Peut-être de ne pas être capables de tenir cette place de parents *pedipally correct* qu'une certaine psychanalyse commençait à leur assigner.

Puis, ce PSY dort jusqu'en 1968. En plein Mai, à la Fac de Médecine, deux réunions, dans deux salles séparées par un couloir. Dans l'une, des psychanalystes sont interpellés sur l'argent. Il y a beaucoup d'analystes, quelques analysants et à peu près un seul "étudiant en médecine", celui qui avait lancé l'appel à cette réunion. Il s'avère être un analysant en révolte, notre regretté Poncin, je crois. Résultats : sur l'argent, pas mieux, pas pire que ce qui se dit aujourd'hui, mais surtout on s'est vite retrouvés dans le rue, pour accueillir notre juif allemand de retour clandestin depuis outre-Rhin.

Dans l'autre salle, pleine à craquer d'étudiants, quelques psychiatres. Il s'agissait de psychiatrie et d'enfants. Voyez comme c'était scindé bizarre, par un couloir, alors que : le petit, das Kleine = enfant = faeces = argent. La salle était sérieusement prise

n main par les analystes de l'Institut, Lebovici en tête. Il en sortit cette... chose : la pédopsychiatrie. Quelques jours après, les étudiants travaillent toujours sur leur livre blanc, et toute l'équipe des Enfants Malades se retrouve avec eux. Ginette Raimbault, Raymond Bargues, Maria Landau, moi et Jenny, Jenny Aubry. Elle leur raconte tout simplement notre expérience. L'Hôpital des Enfants Malades était le seul, à cause de nous, où il y avait eu une grève conjointe étudiants et personnels syndiqués. Jenny, pour expliquer, se met à dire : *nous, les psys*. Les étudiants sont émerveillés de ce qu'elle raconte (les exemples de cas) : "nous nous assions la tête, et *vous les psys*, vous en êtes déjà là, à savoir tout ça, à lutter comme ça !"

À partir de là, le psy, comme notion a couru les rues et les textes. D'épingle critique, il était devenu badge valeureux. Quelques années plus tard, il deviendra logo, sigle, accroche, pub par excellence. Plus tard encore, les psychanalystes eux-mêmes deviendront les psys - ils auront beau soutenir qu'ils n'en sont pas, eux. Ainsi : Philippe Sollers relève, en 1993, un graffiti apposé sur la façade du 5, rue de Lille, là où Lacan exerçait son art : "si l'assassinat est l'un des beaux-arts, la psy est un art. Passant, regarde ce mur, il est sans oreilles, comme celui de Freud à Vienne. Le crime appelle la vengeance, elle sera terrible à l'égard de deux psys vivants, mes assassins ¹". Mais quels assassins, quels graffitis sur les murs, à Vienne, en ce temps-là ?

Ainsi, les psys sont des psys, parfois psychanalystes, parfois pas. Mais qui est psychanalyste, qu'est-ce qu'un psychanalyste ? En tout cas, il n'y a plus - ne saurait plus y avoir ? - le procès pour médecine illégale. En Amérique, où la médecine a eu le dessus sur l'analyse laïque, dire *psychiatrist* était la façon incontournable, pour dire psychanalyste. C'est de moins en moins vrai. Et ainsi, le transfert initial sur Freud, honteusement détourné, fini par nous faire écoper de ce D.S.M. III. Quand j'en ai entendu exposer les principes pour la première fois, dans un colloque de francophones, par un *psychiatrist* français invité à cet effet, j'ai demandé tout doucement : "y a-t-il une hystérique dans la salle ?" "Aurais-je été la seule. Je ne peux le croire !"

¹ Revue *Littoral*, novembre 1993, pp. 52-54. Commentaires de J. Allouch et Ph. Sollers.

Retour aux années 70. Donc, ce psy, je ne l'avais pas fait breveter. Ça m'amusait de le dire, et que du coup j'aurais été riche, de le dire dans ce lieu marginal qu'était le Centre Marmottan à son début. Là j'ai rencontré une toute jeune autre hystérique, devenue par la suite une amie. Elle avait fait de longs séjours en hôpital psychiatrique, en province, dès l'âge de 14 ans. Quel diagnostic ? Caractérielle dangereuse avec idées de persécution, délirante, suicidaire. Sans doute avait-elle fumé et *tripé* au L.S.D. Très vite, elle m'a fait un cadeau : un petit ψ (psi) en métal bronzé, grand comme ça, avec ce commentaire : puisque c'est ton truc à toi, comme pour nous la défonce. À quoi tenait sa guérison miraculeuse, par une simple amitié solidaire ? Lors des états qui lui valaient l'internement, elle mettait en scène ceci - son géniteur dont elle ne portait pas le nom, et avec qui sa mère ne vivait pas, était juif, avec un nom vraiment très juif - : elle se faisait interner comme dans un camp, puis se révoltait, folle de rage, contre cet enfermement. Le petit ψ en bronze était de fait un porte-bougie, un petit chandelier à trois branches me précise-t-elle avec amour, quand je le plaçais sur un rayon de ma bibliothèque. Par hasard, comme on dit, sur celui qui contenait les livres de Charlotte Delbo, elle en était déjà une lectrice éperdue, et de quelques autres. Elle me savait bien sûr revenue d'Auschwitz.

Ce ψ chandelier lui aussi va dormir pendant plusieurs années. Mais, en 1979, au début de mon travail sur le camp et la psychanalyse, comment c'est noué ensemble, et pas seulement pour moi, j'ai relu Freud en allemand, et regardé les fac-similés de certains de ses textes. Là, sur fond de son illisible graphisme gothique m'a sauté aux yeux son psy à lui, la lettre psi, le psi grec, suivi d'un A latin. C'est un Psi majuscule, étonnant, tout voluté, comme dessiné avec amour (le A à côté est d'un graphisme sec). Alors, j'ai vu : mais c'est un chandelier !

La revue *l'Inactuel* porte sur sa couverture un de ces ψ . Mais un pas du tout comme ça, tout sec, il date du temps de Moïse, de 1939. La revue le précise : "le logo de la couverture s'inspire de l'écriture manuscrite du titre de *l'Abrégé de Psychanalyse*". Précision étonnante. En général, on pique des bouts de visage, de chapeau, de lunettes ou d'écriture de Freud un peu partout. Eux soulignent qu'ils ne piquent pas. Du coup, m'est venu un tire pour ce

dont je parle aujourd'hui : *le vol du psy au-dessus d'un nid de coucou*.

Freud a universalisé la psychanalyse, ce n'est pas une science juive. Il était loin de toute tradition. Mais il y aurait là, représentée par ce psi ornemental, ψ , comme une cicatrice non brevetable de la coupure d'avec elle. Il m'évoque des illustrations de la Bible de Philipson, où se trouve la lettre de ses rêves parmi les plus importants. Rêves que Serge Leclaire savait si bien décrypter. Sa participation, si controversée, à *Psy-Show*, me semble rendre à cette configuration originelle du freudien toute sa dimension. Les gens qui se prêtaient au *Psy-Show* mettaient sur la scène publique le lien entre leur privé et le public de la grande Histoire, presque toujours. Leclaire lui-même en dit : "... L'histoire aujourd'hui [...] serait plutôt comme celle contée du début des *Temps modernes*, une histoire où les effets en retour des « progrès de la civilisation » occupent le devant de la scène symptomatique ; c'est une histoire qui se façonne, se raconte, se vit aussi, et d'une façon infiniment marquante, par les traces des camps, les spots publicitaires, les images scanner, les tests psychologiques et autres écrits bruts." ¹

Dans un livre récent pourtant intitulé *Le peuple Psy*, Daniel Sibony lui aussi critique encore cette activité médiatique de Serge Leclaire. Sauf dans le titre, c'est plutôt de "l'idée psy" dont il veut parler, idée psy désormais en osmose avec tout et tous, pour le meilleur plutôt que pour le pire, semble-t-il dire. Ce livre de Sibony est foisonnant, optimiste, et... suffisamment méchant ! Ainsi cette note : "signalons un petit filon de la psy française lacanienne qui, ayant récemment découvert les camps nazis et l'extermination (dont il est vrai Lacan avait très peu parlé) en a déduit que l'inconscient aujourd'hui est ancré dans cet événement..."

Ça n'est pas parce qu'il n'en a guère parlé qu'il n'en a pas tenu compte : pour qu'il y ait filon, trésor exploitable, il a fallu qu'il y ait de l'humain exploité jusqu'à l'or des dents, jusqu'à l'os, réduit en reste cendré. Reste dont je tiens qu'il a produit cette invention de Lacan, l'objet a. Et le rapport de cet objet a avec le désir de l'analyste. Et donc le rapport de ce désir aujourd'hui avec

¹ Serge Leclaire, À propos d'une participation controversée à *Psy-Show*, *Psychiatrie française*, n° 2, 1984.

mp et l'extermination des juifs, qu'il fût juif ou non, ou femme, rabe, ou noir, celui pour qui émerge le désir de l'analyste.

En novembre 1988, cinquantième anniversaire de la nuit de Cristal, se tenait au Sénat un colloque : penser Auschwitz. Le thème de ma contribution était : panser Auschwitz, par la psychoanalyse ? Panser, avec un a. Il y a eu cette réponse étonnante et sage, donnée par un des plus savants et traditionalistes dans la profession : "je ne sais pas si j'ai bien saisi cette pensée qui ferait écho à la nuit de Cristal, mais il y avait en Pologne des rabbins guérisseurs. Ils avaient une petite écriture sur un bout de papier roulé, ensuite ils le brûlaient, et que le malade devait porter sur lui, une parole sur sa poitrine. Un tel rabbin, rescapé d'Auschwitz, vivait en Israël et les gens qui avaient eu un coup venaient le consulter. Un jour, il doit partir pour un long voyage et ses malades viennent pleurer : qu'allons-nous devenir ? Ne pleurez pas, vous en faites pas, leur dit-il, allez à la Synagogue et le rabbin qui est assis à gauche de vous, s'il retrouve sa manche, un petit numéro écrit sur le bras, allez vers lui, racontez-lui vos douleurs et vous serez guéris, ça marchera très bien."

Il y a beaucoup de façons de retrousser ses manches...

Jacques Le Brun

De l'origine à l'originare Réflexions préliminaires

Une réflexion sur l'originare doit partir d'une réflexion sur l'origine et sur la façon dont ces deux notions se distinguent et, partiellement, se recouvrent. Il semble à une enquête historique que l'"originare" émerge dans le champ de la culture au moment où l'origine se désintègre, disparaît ou devient indéfinissable une origine. En effet, dans une vision du monde "théologique" ou "mythologique", l'origine est ce qui, donné, donne nom et donne sens : objet du récit fondateur (*Genèse*, origines de la cité, origines de Rome, etc.), l'origine est ce qui est connu, ce qui est posé comme fondement et point de départ de l'histoire et de la pensée, et elle ne saurait être mise en cause que par ce qu'elle-même aurait autorisé. Que l'origine soit Dieu ou un dieu, qu'elle soit le héros fondateur et éponyme, le récit trace à l'avance la ligne qui de l'origine conduit à l'accomplissement.

Cette représentation à la fois linéaire et descriptive devint de moins en moins acceptable à partir de la fin du Moyen Âge, mais déjà bien auparavant, dès l'Antiquité, une critique des récits d'origine s'était élaborée au nom de la raison et de la morale. C'est cependant à l'Époque moderne que la critique a érodé les certitudes transmises par les textes et que l'enquête historique a jeté le doute sur les moments fondateurs. Sous l'effet de la critique et de l'histoire, l'origine reculait à l'infini et devenait indéfinissable, indescriptible, irréprésentable. L'idée s'est alors imposée que c'était le travail sur l'origine lui-même qui constituait l'origine comme origine : il n'y avait pas d'*Urtex*t, il n'y avait pas de moment "premier", mais seulement les provisoires conclusions de qui travaillait sur les "documents" et les "monuments" (*documenta*, ce qui nous enseigne et ce que nous enseignons ; *monumenta*, ce qui

ous fait signe). L'origine alors se dissolvait dans l'originaire. Parallèlement, et non sans influences réciproques, se mettait en place une "science" des origines (et non de l'origine), de la fin du VIII^{ème} siècle au XX^{ème} siècle, qui, en une remontée sans terme, laborait une paléontologie (une science des *παλαια*), une archéologie (science des *αρχαία*), une pré-histoire, etc., où peu à peu les origines se dégageaient des déterminations temporelles absolues.¹

L'origine s'effaçait aussi dans le geste même qui la rendait présente lorsque Rousseau, commençant "par écarter tous ces faits, car ils ne touchent point à la question" et "oubliant les temps et les Lieux", substituait à ce qu'il appelait "la véritable origine" ses "conjectures", "des raisonnements hypothétiques et conditionnels"². Par ce véritable acte de fondation des sciences humaines, disparaissait la séculaire problématique de l'origine et se trouvait dans le présent de l'auteur du *Discours* l'expérience et la théorie de l'originaire.

Cependant l'"oubli" même des temps, pour reprendre l'expression de Rousseau, nous interdit, par ce qu'il écarte et repousse sur ses bords, de faire l'économie d'une réflexion sur le temps et sur la temporalité. En effet, entre une remontée temporelle, même à l'infini, et la disparition des rapports temporels dans des rapports de causalité, il y a, avec un traitement de l'originaire, de multiples façons de traiter du temps. La chose est notable chez Freud : il est particulièrement intéressant d'étudier dans son œuvre le statut et le fonctionnement de notions qui sont

Essentiel le livre de François Laplanche, *La Bible en France entre mythe et critique*. (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècle), Paris, Albin Michel, 1994. Voir aussi plusieurs des articles figurant dans le n°32, "L'Origine", de la revue *Corps écrit*, Paris, P.U.F., 1990.

J.-J. Rousseau, *Sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, préface. Cf. plusieurs chapitres sur "Rousseau et la recherche des origines", "Rousseau et l'origine des langues", etc., dans J. Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, .319-379.

loin d'être équivalentes, comme celles de *zeitlos*, de *Vorzeit*, d'*Urzeit*, etc., ainsi que ceux de la modalité du *Ur-* qui ne saurait exister isolée mais qui est susceptible de modaliser, de marquer d'un certain rapport à l'originaire, toutes les (ou bon nombre de) réalités abordées (scène, phantasme, père, etc.)¹. Il conviendra d'analyser en chaque cas quel est le rapport à la temporalité et à la causalité².

Cependant faire jouer ainsi la dimension de l'originaire à la place des déterminations de l'origine, imposera de réfléchir sur ce qui commence, ce qui "fait" commencement, sur l'*αρχη* et sur ce qui est fondateur dans l'*αρχη*³. D'une certaine façon un commencement se "fait", n'est jamais donné, sinon à travers un *λογος*, qui doit être analysé pour en faire surgir sa potentialité d'originaire.

Que l'originaire (à la différence de l'origine) soit construit et non donné, un certain nombre de procédures, d'ordres différents, permettent de le reconnaître : une réflexion sur la mémoire et la remémoration me paraît être ici indispensable. De l'originaire s'y "construit", et ne se retrouve pas seulement, prêt à servir⁴.

Par ailleurs, dans notre étude de l'originaire nous devons faire place à un travail sur les procédés et les procédures de l'écriture : l'écriture en effet, qui s'"inscrit" nécessairement dans tout l'ensemble d'une "fable", est rapport à d'autres écritures et moyen de créer et d'introduire de l'originaire dans ce qui s'écrit. La citation, la référence, l'utilisation des "lieux communs", le maniement de l'archaïsme et de la néologie dans la langue sont des moyens de faire surgir de l'originaire, rattaché à l'*αρχη* ou

¹ Voir dans ce numéro des *Carnets*, l'article de Françoise Samson sur cette modalité du *Ur-*.

² Cf. P.-L. Assoun, *L'entendement freudien. Logos et Anankè*, Paris, Gallimard, 1984, en particulier le chapitre IV, "Logos métapsychologique et archaïque".

³ Cf. J. Derrida, *Mal d'Archive*, Paris, Galilée, 1995.

⁴ Pour une réflexion sur les arts anciens de la mémoire, voir Frances A. Yates, *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975.

passant dans le "nouveau". Alors l'originare assume une fonction autorisante du discours et de l'écriture, mais il ne le peut par sa reconnaissance par un autre, présent ou futur.

Ainsi, lié au temps et décroché du temps, l'originare a de multiples façons dans le champ de la psychanalyse. Sans doute ce qui s'y joue, c'est une autre archéologie que celle des idéologues (encore que Freud fût convaincu de la parenté entre les deux quêtes et constitutions de l'αρχη), mais c'est un même acte, imposition d'un sens, etc.) qui s'y pose. L'originare renvoie à la "naissance" (*orior, ορνυμι*) que désigne son étymologie.

Cependant, si l'originare ne nous paraît pas saisissable ou définissable selon les temps et les lieux et s'il naît des ruines de l'origine, il ne faudrait pas croire que nous soyons en accord avec la question de l'origine au moment où est parvenu à terme un processus de dissolution. Car croyant avoir échappé à la harybde de l'origine, nous risquons d'achopper sur le Scylla de l'objectivation de l'originare en origine. C'est sans doute le cœur du débat, fondamental à la fois pour la psychanalyse et pour la question des religions, qui opposa jadis Freud à Romain Rolland et dont on s'aperçoit qu'il reproduisait, en un autre champ, celui qui oppose Freud à Jung¹. Le XX^{ème} siècle vit une floraison de débats où s'exaltait l'originare objet d'expérience et de méditation et il n'est pas sûr que la psychanalyse en ait toujours été gagnée, pas plus que n'en furent indemnes la philosophie, la littérature, la science des religions.

¹ Les textes et le dossier rassemblés dans H. Vermorel et M. Vermorel, *Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936*, Paris, 1993.

Françoise Samson

L'origine n'est pas le commencement.

Ur...

Étymologie

Préfixe, en moyen haut allemand et vieux haut allemand : *ur-* ; en gotique : *us- uz-* ; en vieil anglais : *or-* ; en vieil islandais : *or-* ; ce préfixe est employé pour les formes nominales, pour les formes verbales, c'est le préverbe *er-* qui est employé. Par exemple : *erlauben*, autoriser, permettre et *Urlaub*, congé dans son sens moderne mais qui vient de *Erlaubnis*, autorisation en général et dans le vocabulaire courtois, autorisation de partir donnée au chevalier par la Dame ou le suzerain.

La signification générale de ce préfixe en vieux haut allemand, gotique, et vieil islandais est (*her*)*aus*, venant de, hors de, sorti de. Le préverbe *her* indique que quelque chose ou quelqu'un venant d'un point donné s'approche du locuteur, vient vers lui, dans le temps et/ou dans l'espace.

Usages

1) qui caractérise le début, le premier élément d'une catégorie ou d'une espèce.

- *Der Ursprung* : point d'origine, source, jaillissement, début, départ, naissance. Cf. le verbe *springen*, sauter, *entspringen*, jaillir, avoir sa source. Ce mot contient une idée de mouvement, de jaillissement soudain.

- *ursprünglich*, adv. et adj. : a) qui est au début, au départ, à l'origine, qui est présent en premier. b) simple, authentique, naturel, non déformé, non gauchi. (Cf. le point 3 des usages, p. 57).

- *Die Ursache* : la cause ; en moyen-âge, le mot signifiait le motif poussant à une dispute ou à une action hostile, en nouveau haut allemand le mot est resté en usage et a pris le sens général de cause, d'origine, d'essence.

- *Der Urstand* ou *Urzustand* : (religion) l'état originel.

- *Die Urständ* : (religion) la résurrection. (N.B. : Si on rapproche *Urstand* de *Urständ* on peut penser que la résurrection implique un retour à l'état de l'homme d'avant le péché originel.)

- *Der Urmensch* : le premier homme, l'*homo neandertalis*.

- *Die Urmutter* : la mère de l'espèce humaine, Ève.

- *Der Urvater* : le père de l'espèce humaine, Adam.

- *Der Urgroßvater* : l'arrière grand-père.

- *Die Urgroßmutter* : l'arrière grand-mère.

(N.B. : Il semblerait qu'ici la langue dise ce qui est communément admis par les analystes, à savoir qu'il faut trois générations pour produire un sujet donné.)

- *Die Ursprache* : a) langue qui est à l'origine d'autres langues, langue primitive.

b) langue originale (langue de départ quand on fait la traduction).

- *Der Urtext* : texte d'origine, premier (qui va donc être traduit).

- *Die Urschrift* : première *Niederschrift*, inscription, premier manuscrit, autographe, original, minute.

- *Der Urheber* : l'auteur, le créateur, mais aussi l'instigateur.

- *Das Urheberrecht* : le droit d'auteur.

- *Die Urkunde* : document qui fait foi, pièce officielle, titre, acte, acte authentique.

- *Die Urzeit* : ère primitive, archaïque.

- *Die Urwelt* : le monde de la plus haute antiquité, des temps les plus reculés (*Vorzeit*).

- *Das Urwesen* : être de ce *Urwelt*..

- *Der Urkeim* : germe primitif.

- *Das Urtierchen* : protozoaire, protiste. (mot à mot : petite bête primitive).

- *Der Urschleim* : boue, sol du fond de la mer.

2) qui caractérise le haut grade de quelque chose, ou signifie un renforcement.

- *uralt* : très vieux, très ancien.

- *urkomisch* : très drôle, voire très bizarre.

- *urplötzlich* : très soudain, extrêmement inattendu.

- *uranfänglich* : des tout premiers débuts.

3) authentique, laissé dans son état naturel, non travaillé, non encore exploité.

- *Der Urwald* : la forêt vierge.

- *Der Urstoff* : la matière première.

- *urwüchsig* : simple, non dégrossi, sauvage, brut, non déformé, non gauchi.

- *Die Urgewalt* : violence naturelle, non encore bridée, domptée.

J'ai recensé ici un grand nombre des mots usuels commençant par *Ur-*, mais à cette liste, il faut ajouter : *das Urmeter*, le mètre-étalon, et *das Urmaß*, la mesure normale, mais surtout *das Urteil* : le jugement, à l'origine parole prononcée par un juge, puis étendu à l'activité de pensée. On pourrait s'autoriser à le traduire par partition originelle (*Ur- teil*, part, partie).

Il faut aussi savoir que la langue allemande permet de créer assez facilement des mots à partir des préfixes et des préverbes, ainsi on pourrait fabriquer le mot *Uranalytiker* (!!), mot qui, du point de vue de la langue, ne serait pas scandaleux et serait compris par tout le monde, quoique ne figurant pas dans le dictionnaire. C'est d'ailleurs ainsi que Freud a inventé le mot *Urverdrängung* ou encore *die Urszene* (traduit par scène primitive).

Pour l'amusement, on pourrait aussi citer le mot *der Ur*, synonyme de *der Auerochse*, l'aurochs, bison d'Europe en voie de disparition. Sans oublier que la ville où naquit l'écriture s'appelait *Ur* !

Original.

Le mot *Original* existe aussi dans la langue allemande :

- *original*, sous sa forme d'adjectif a plusieurs significations. Voici les synonymes proposés par le dictionnaire : *ursprünglich*, voir plus haut, *echt*, authentique, *urschriftlich*, voir plus haut *Urschrift*, *schöpferisch*, créatif, *eigen*, particulier, en propre .

- *Das Original* : sous forme de substantif a comme synonymes *das Urbild*, image d'origine, et *der Urtext*, voir plus haut à ce mot, et est donc opposé à copie. Le mot *Urbild* est d'apparition plus tardive (1676) que le mot *Original*, et a servi de mot de remplacement à celui-ci au début du XVIII^{ème} siècle.

Original peut aussi désigner un drôle d'homme, un homme bizarre.

Les adjectifs *originär* et *originell* figurent également dans le dictionnaire. Ils viennent tous deux du français. *Originär* est un équivalent de *ursprünglich*. *Originell* est surtout employé dans le sens d'originalité, de particularité marquée d'une idée ou d'un personnage.

erkunft

Die Herkunft, mot composé du préfixe *Her*, voir plus aut, et de *kunft*, qui vient de *kommen*, venir, arriver, traduit la rovenance plutôt que l'origine. C'est le même *kunft* que dans le mot *Zukunft* qui signifie le futur, l'avenir. Par exemple, on parlera de *Herkunft eines Wortes*, l'étymologie d'un mot, ou encore on dira de quelqu'un qu'il est d'*amerikanischer Herkunft*, d'origine méricaine.

Mais ce mot ne désigne pas un tout premier début, un point d'origine éloigné, peu vérifiable dans la réalité, donc mythique, un jaillissement presque ex nihilo comme le préfixe *Ur-*, puisque cette provenance justement est qualifiable, repérable.

Abstammen, die Abstammung, der Stamm, der Stammbaum.

Ces mots fabriqués à partir de *Stamm*, le tronc d'arbre, indiquent également la provenance. *Der Stamm* vient de *stehen*, enir debout. Ce mot a aussi le sens de souche, espèce, lignée, amille, tribu. *Der Stammbaum* se traduit par arbre généalogique, il n'apparaît qu'en 1664, et a été fabriqué sur le modèle latin d'*arbor generationis* alors que les Germains préférait comparer *das Geschlecht*, la lignée, la génération, la famille, la descendance, mais aussi le sexe, aux membres d'un corps plutôt qu'aux branches d'un arbre.

Ab- est un préfixe qui indique le détachement, la coupure, la séparation, le départ. *Abstammen* veut donc dire : il y a un tronc là, debout déjà, un arbre tangible, à partir duquel les branches se séparent, se détachent les unes des autres.

Mais ici, pas plus que dans *Herkunft*, on n'a la même nuance de point d'origine mythique du *Ur-*.

Der Anfang.

Le début, le commencement. *Anfangen* est composé de *an-*, à la fois préposition et préverbe, (un des mots les plus

ts pour la psychanalyse car il indique la grande proximité contact direct et aussi l'adresse à... , ainsi que le point de un temps donné) et de *fangen* qui signifie attraper, saisir, t qui étymologiquement à le sens de *festmachen*, fixer, rer.

On voit donc qu'il y a ici aussi une différence avec le *ngen* implique le moment de commencement d'un acte, essus et ce que cet acte vient saisir et fixer, lier d'une içon.

n.

Le commencement. Vient du vieux haut allemand t est un équivalent de *anfangen*.

Conclusion provisoire, et peut-être imaginaire, en la prononciation en allemand qui veut qu'une voyelle à oit attaquée par un petit coup de glotte (c'est d'ailleurs il est physiologiquement impossible de faire des liaisons e langue) et donc implique un instant de fermeture du se réouvre l'instant d'après pour permettre l'émission de , ici labiale, et ce d'autant plus que le préfixe *Ur-* est

alors, le *Ur-* me semble écrire cet instant de syncope, souffle pour mieux le prendre juste avant "Qu'on dise...", pel, dans tous les sens du terme, où s'attarde encore et du ululement incantatoire de la douleur d'exister. Alors , le commencement peut commencer de commencer, et de

L' air du temps

Entretien avec Henry Bauchau ¹

- Henry , comment es-tu venu à l'écriture ?

- Cela remonte loin. Je crois que j'ai désiré écrire dès mon enfance, dès les débuts de mon adolescence, en tout cas. Mais je n'osais pas vraiment, je ne me risquais pas. Grâce à des amis, je ne suis mis à écrire vers 18, 19 ans. J'ai écrit alors quelques poèmes de valeurs assez inégales et des articles politiques pour les journaux de jeunes de l'époque. Puis, j'ai été secrétaire de rédaction d'une revue d'alors, *La Cité Chrétienne*. C'était avant la guerre. Pendant la guerre, je me suis presque arrêté d'écrire. Après la guerre, j'ai connu une période très active, au cours de laquelle j'ai essayé de travailler dans des affaires de distribution et d'édition. Ça s'est terminé par un échec que j'avais perçu longtemps à l'avance et qui m'a amené à faire une analyse. En fait, c'est au cours de mon analyse avec Blanche Jouve, après la guerre, à la fin des années quarante, que, oui, peu à peu, je me suis mis à, ou plutôt remis à écrire. J'ai écrit d'abord quelques souvenirs marquants - qui me semblaient marquants -, à ce moment là, sur mon enfance. Je les ai écrits pour mon analyste, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, ils ont donné naissance, dix ans après, au roman *La Déchirure*. J'ai, vers la fin de mon analyse, commencé à écrire des poèmes. Enfin ce n'était pas vraiment des poèmes, c'étaient des vers, des fragments qui n'arrivaient pas à se constituer en poèmes, ou bien qui se constituaient trop, c'est-à-dire qui devenaient trop explicites.

- Y a-t-il eu un moment où la décision de devenir écrivain a constitué un tournant ?

- Oui. Je crois que je peux situer ce moment en 1949. J'étais totalement engagé dans l'analyse. C'est alors que, sans que je le sache, quelque chose a dû commencer, peut-être à la suite d'une réflexion que m'a faite Blanche Jouve. Un jour, elle m'a demandé ce que je pensais être le levier de mon analyse. Je lui ai

Entretien réalisé par Marie-Claire Boons-Grafé. Pâques 1995.

répondu "la confiance". C'est ce que je voyais. Elle a rétorqué "Ce n'est pas la confiance, je pense que c'est l'écriture". Cela m'a beaucoup étonné parce qu'à ce moment là, j'écrivais peu, et surtout ne parvenais pas à achever. Cette pensée est donc restée au fond de moi. Je n'ai pas pu lui accorder tout de suite l'importance qu'elle a prise ensuite, parce que le mouvement même de l'analyse, le travail que je devais soutenir à l'extérieur, le désastre matériel qui s'annonçait, ne me laissaient pas le temps de considérer vraiment une parole comme celle-là. Donc, je me suis laissé emporter par le mouvement de la vie et de l'analyse, mais cette pensée m'est revenue plus tard, bien plus tard. Je crois qu'elle s'était inscrite à mon insu.

- Le travail de la parole en analyse, comment l'articules-tu avec le travail de l'écriture ?

- La première partie, et même presque toute mon analyse avec Blanche s'est passée dans une extrême obscurité. C'est ce que j'ai perçu à ce moment là. Quand j'ai commencé, j'étais totalement ignorant de ce qu'était l'analyse et de la pensée de Freud. Je suis allé voir Blanche Jouve comme j'aurais été chez un médecin, c'est d'ailleurs un médecin qui m'a envoyé chez elle. Et ce n'est que très lentement que j'ai commencé à comprendre ce qui se passait. Par exemple, je ne comprenais pas du tout que ce qui était important, c'était ma propre parole, plus que la sienne ; j'attendais, j'attendais l'explication de moi-même par Blanche, et souvent je m'irritais de ce qu'elle ne veuille pas expliquer. Elle n'expliquait rien, elle m'écoutait, elle m'attendait. Il y avait quelque chose qui n'arrivait pas à passer tout entier dans ma parole et qui a désiré reprendre un cours ancien, c'est-à-dire celui de l'écriture, je crois.

- Avant la guerre, tu écrivais, disais-tu...

- Je pensais que je deviendrais écrivain. Je le pensais, oui, je le pensais, mais cela me paraissait un peu mythique. En même temps, j'étais très absorbé par des activités militantes du fait que j'avais certains dons pour l'action. Je me vivais plus en homme d'action que comme écrivain, et je pense qu'en général les autres me vivaient plus. Et il a fallu que je me rende compte peu à peu que ce que je croyais un don, ce goût d'agir qui m'habitait, était secondaire, était peut-être une résistance, pour que je me décide à tenter de devenir un écrivain, de réussir cela pour moi-même, car je ne parle pas de la réussite extérieure qui me semblait alors

impossible. Il faut ajouter une chose qui, je pense, a été très importante au cours de ces années. J'écrivais de la poésie. Or j'avais trois enfants : je me voyais aller de plus en plus vers une catastrophe économique et je me demandais comment faire vivre mes enfants. Pendant un certain temps, je n'y suis arrivé que grâce à l'aide de mes parents. Alors là, le fait d'être poète, de ne désirer écrire que des poèmes, me semblait une épouvantable dérision, mais en même temps, je sentais que c'était ce qu'il fallait faire. D'un côté, il y avait le dérisoire et de l'autre, il y avait une sorte d'impératif intérieur. Lors des premiers poèmes que j'estimais relativement réussis, je me disais "mais enfin quel est le rapport entre ça et le monde du travail et de l'argent où je dois trouver ma place pour faire vivre mes enfants ?" Il y avait là, il y a eu pendant tout un temps un passage par l'absurde, par l'acceptation d'une dérision totale de moi-même qui ne me quittait pas et qui, bien que sous une forme atténuée, ne m'a plus quitté. En même temps il y avait une sorte de volonté de continuer. J'ai continué. Tout ce que je veux constater c'est que j'ai continué. Je l'ai fait. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé, mais je l'ai fait.

- Mais cette advenue à l'écriture...

- En 1950, j'ai écrit le poème *L'Archer*, un des premiers que j'ai trouvés un peu aboutis. Il était écrit en vers réguliers et la difficulté technique était considérable. Je l'ai travaillé pendant des mois. Il me frappe beaucoup aujourd'hui, car j'y disais des choses que je n'ai comprises qu'il y a quelques années et dont je ne me doutais pas en l'écrivant. Le premier vers dit "O mon peuple muet sur les barques de Tyr". Les barques de Tyr remontaient à un monde très ancien. Il me semblait étrange, en l'écrivant, de m'orienter vers ce monde archaïque alors que j'avais de tels problèmes dans l'actuel. C'était le monde de mes pulsions les plus anciennes que je tentais d'exprimer, et le peuple muet, c'était le peuple des mots. Ils étaient encore muets, je les voyais muets en moi et donc aussi dans le monde. Le poème continuait ainsi : "le roi sourd endormi dans le champ des rameurs, et l'aveugle écoutant à la proue des navires, le rêveur exilé de l'histoire du vent". Je suis maintenant frappé par cette image du roi aveugle, qui a joué un tel rôle dans mon oeuvre, avec le personnage d'Œdipe.

- Oui justement...

- L'aveugle et le roi sourd, c'était moi encore sourd à la nécessité d'accorder sa place à la part aveugle de moi-même, à accepter qu'elle sorte de l'histoire du vent, qu'elle soit exilée de l'histoire du vent. Et d'une certaine façon, pendant de nombreuses années - encore après ce poème -, j'ai désiré revenir dans l'histoire du vent.

- L'histoire du vent ?

- C'est tout le mouvement de l'histoire politique, économique, toutes ces choses qui sont construites dans le nécessaire éphémère. À cette époque, j'espérais rentrer dans cette histoire, puis je me suis aperçu que je n'y rentrais pas, que je n'y rentrerais jamais. J'ai fait alors, après 68, un effort non plus pour y rentrer, mais pour y apporter une petite pierre. J'ai consacré plusieurs années - ce fut peut-être le plus grand effort de ma vie - à écrire mon livre sur Mao Zedong. Il me semblait que cela valait la peine de tenter de faire voir comment s'était comporté, malgré ce qu'on peut lui reprocher, cet homme qui a su, toujours en position de faiblesse, mener le peuple chinois vers la victoire. Cela me semblait instructif étant donné l'état du monde maintenant, où les classes populaires sont sur la défensive, quand elles ne sont pas dans l'éroute. Mais revenons aux quatre vers que je viens d'évoquer. Je ne comprenais pas du tout qu'il y avait en eux une annonce. C'est seulement il y a quelques années que, revenant à ce texte, je me suis dit : "Mais enfin, tout ce que ce qui m'est arrivé ensuite, tout ce que j'ai écrit était inscrit dans ces quatre vers". Pourtant je les avais écrits seulement pour la beauté du poème, sans savoir à quel point cela allait s'appliquer à ma propre vie.

- T'écoutant, je réfléchissais aux héros que tu as évoqués, dans tes pièces de théâtre, romans, poèmes : Gengis Khan, l'officier du Régiment Noir, Mao Zedong, Œdipe, et puis Gengone. Pourquoi tous ces grands personnages ?

- Pourquoi ce choix ? Quelqu'un m'a posé la même question, au cours d'un entretien autour de mon dernier livre "Le fou" et j'avoue que ma réponse, spontanée d'ailleurs, m'a surpris. Je me suis entendu dire : "cette espèce d'obsession, m'a surpris, mais c'est mon caractère enfantin !" Le fond de mon caractère, je le sens bien, est enfantin. À beaucoup d'égards, j'ai toujours envie de rencontrer des grandes personnes et de leur parler, comment elles font, afin d'apprendre à me débrouiller moi-

même dans une vie qui m'apparaît toujours si confuse. Comme je ne rencontre pas ces "grandes personnes" dans ma vie, je vais à leur recherche dans mes livres.

- Œdipe n'occupe-t-il pas une place privilégiée dans cette galerie ?

- Oui bien sûr. Mais pourquoi est-ce que je me suis intéressé à un grand personnage comme Œdipe ? J'aurais pu m'intéresser à un personnage de moindre importance. Je pense que c'est parce qu'il a été mis tellement en vedette par Freud et que, derrière Œdipe, il y a Freud qui m'apparaît comme un des personnages majeurs de la première moitié de ce siècle.

- Comment as-tu pu devenir analyste et ne pas cesser de soutenir cette écriture littéraire qui fait de toi un poète, un dramaturge, un romancier ? N'y-a-t-il pas là un paradoxe assez rare ?

- Il y a une parole de Blanche Jouve, qui m'est restée dans l'esprit, qui m'a beaucoup frappé. Je lui ai demandé un jour, moi aussi, comment elle était devenue analyste. Elle m'a répondu, "eh bien ! j'ai commencé par faire un doctorat en philosophie, puis quand j'ai terminé, je me suis dit que pour comprendre ce que j'avais appris et pour le vérifier, il fallait connaître le corps humain. J'ai donc fait des études de médecine ; puis, j'ai découvert qu'il y avait quelqu'un nommé Freud, qui avait trouvé des choses toutes nouvelles. Je suis allée à Vienne, j'ai rencontré Freud, il m'a indiqué un psychanalyste et il a accepté de me recevoir souvent. Quand tout cela a été fini, je n'avais plus d'argent, et alors je suis devenue psychanalyste, n'est-ce pas, parce qu'il y avait Pierre qui devait écrire son oeuvre, sans trop de soucis d'argent".

Pendant plus de 20 ans, après ma première analyse, je me suis occupé d'une école à la montagne en Suisse. Puis l'événement et peut-être certains mouvements inconscients en ma femme comme en moi, nous ont contraints de fermer l'école et de perdre tout ce que nous avons édifié là-bas. Nous sommes venus à Paris où on m'avait proposé un emploi administratif dans un hôpital de jour pour adolescents. Après un an, ce travail a cessé d'être nécessaire. On m'a alors proposé de m'occuper là de jeunes psychotiques, c'étaient des cas difficiles, il fallait que je me débrouille devant ce travail tout nouveau. C'était cela ou le chômage. Donc je me suis débrouillé et j'ai aimé ces jeunes

s. J'ai beaucoup appris d'eux, ils ont transformé ma vision de la psychanalyse. Par le fait d'avoir écrit sur ces choses, d'autres gens ont demandé à faire des analyses, puis des analyses avec moi. Ainsi, je suis devenu un thérapeute et presque sans le vouloir, psychanalyste. Cela occupait une grande partie de mon temps, cela me passionnait et me tenait éveillé, mais l'essentiel - la voie profonde -, est resté intact. Je ne puis pas bien faire le lien entre l'écrivain et le psychanalyste. Je crois que ce qui me permet de suivre ces deux voies qui sont parallèles mais ne se rejoignent pas, c'est que je ne suis ni un théoricien de la psychanalyse et n'ai pas cherché à le devenir. J'ai suivi des séminaires, j'ai fait des lectures, je me suis contenté d'écouter autant que je l'ai pu. Les quelques écrits psychanalytiques que j'ai publiés sont des témoignages. Témoignages de ce que j'ai vécu en analysant ou de ce que j'ai fait dans ma pratique. Si je me suis risqué dans la théorie, je me serais engagé dans une voie qui n'est pas la mienne. Vois-tu, quand j'écris, je ne pense pas à la psychanalyse, je n'interprète pas ce que j'écris ou veux écrire. Si je suis en prose, je vis avec mes personnages, je leur cède autant que possible, la parole. Si j'écris un poème, je vis avec et dans les rythmes, j'écoute des rythmes. Souvent j'obéis, non sans avoir résisté.

- La voie qui était la tienne, préservait donc avant tout le littéraire ?

- Oui, je pense.

- Pourquoi aujourd'hui tous tes feux sur Antigone ?

- C'est difficile à dire, c'est une histoire d'amour et de mariage d'Antigone grandir, devenir à mes yeux de plus en plus importante. Après ce livre, je pensais en avoir terminé avec ces thèmes, mais il est apparu que ce n'était pas terminé. J'ai dû, à bien des résistances, continuer.

- Tu es passé du père-frère à la fille-soeur, d'un pôle de la masculinité à l'autre...

- Je crois que cela correspond à une évolution que l'on voit dans mon oeuvre, en particulier dans les poèmes. Il y a une présence croissante du féminin, je pense, dans ce que j'écris et dans ce que j'ai cherché à libérer la part féminine en moi, j'ai voulu libérer non sans mal.

- Antigone, une part de toi, donc ?

- Oui, et en même temps, c'est autre chose que je ne peux pas dire. Le roman que j'écris sur Antigone, je l'écris à la première personne et je sens bien que ce "je", ce n'est pas moi. Ce à quoi je m'efforce - qui n'est pas possible dans une première version -, c'est d'éliminer de ce "je", mon propre "je" et c'est très difficile. À cause de cela, je n'ai pas encore trouvé le véritable son de la voix de ce livre, je le trouve par moments, mais parfois je le perds. Un romancier, un homme de théâtre ne doit jamais oublier que les personnages qu'il crée sont aussi des rencontres dans sa vie, ce sont des êtres que l'on rencontre et qui agissent sur nous. On agit sur eux en leur donnant le jour, mais ils agissent sur nous.

- Sur la route, avec *Œdipe*, tu as donc rencontré Antigone ?

- J'admire beaucoup l'Antigone de Sophocle, je ne veux pas du tout diminuer cette merveilleuse tragédie, j'admire autant *Œdipe-Roi* : ce sont des sommets, mais le personnage de Sophocle n'est pas celui que j'aime, c'est une autre Antigone que j'ai fait surgir, que j'ai laissée surgir en moi qui n'est plus la même que celle de Sophocle.

- Que dire de "ton" Antigone ?

- Elle est moins âpre à la lutte, elle est plus complexe, elle est moins assurée, elle a plus de mouvements divers, et cela le roman le permet, plus que le théâtre.

- Y aurait-il là le principe secret de ce qui t'oriente vers une écriture plutôt qu'une autre, toi qui as écrit beaucoup de poèmes, des romans et peu de pièces de théâtre ?

- En ce qui concerne le théâtre, je crois pouvoir dire que mon désir était d'être poète et écrivain de théâtre, mais le fait est que je n'ai pas trouvé de réponse du côté théâtre, alors je me suis détourné de cette forme d'écriture pour tenter de rencontrer une audience par le roman. C'est au moins l'explication que je me suis donnée à moi-même. Il faut toujours se méfier de ce que l'on fait et dit à cet égard dans l'après-coup.

- Mais tu as toujours écrit des poèmes ?

- Oui, alors ça, la poésie, je lui donne la préférence. Si, à un moment donné, des poèmes veulent naître, j'abandonne temporairement le reste : par exemple, ces trois derniers poèmes que je t'ai apportés, eh bien, depuis qu'ils ont nés, qu'ils ont

ommencé à avancer, Antigone piétine. C'est une attitude que j'ai toujours eue, que je ne peux pas vraiment justifier, sinon parce que la poésie me semble la chose initiale, le lieu natif et que cela a toujours été en moi comme ça. Je pense que c'est de là que me viennent les choses qui me poussent en avant.

- C'est-à-dire que la voie poétique est la voie à laquelle tu es d'abord fidèle. Tu ne diras pas, je vais laisser ce poème de côté...

- Voilà. Le poème, si on ne lui donne pas corps tout de suite, au moment même où il naît, on a beau prendre des notes, eh bien dix jours après, c'est fichu, on ne peut pas revenir dessus parce que le courant et le motif profond sont perdus. Cela n'est pas vrai pour le roman : bien sûr, si on l'interrompt un certain temps, on a beaucoup de peine à rentrer de nouveau dedans, mais c'est possible.

- Au fond, l'écriture d'un poème...

- C'est très variable suivant les cas : parfois il y a des poèmes très longs comme par exemple *La sourde Oreille* ou *La Chine intérieure* qui sont de longs poèmes narratifs où chaque partie s'enchaîne et naît de la précédente. Puis parfois, il y a des poèmes qui naissent tout seuls ou bien qui naissent en séries comme par exemple ceux que je t'ai montrés ces temps-ci. Il y a là des poèmes brefs ou très brefs qui sont nés l'un de l'autre. Comment ? C'est difficile à dire, je ne pourrais pas vraiment expliquer. Par exemple l'un des trois derniers, celui que j'ai appelé *L'Acte*.

- Si tu le lisais d'abord.

- Je veux bien :

*Jour après jour
Ténacité
Limpidité
De l'acte
De l'oeuvre en ruines
Du rêve*

Ce qui m'est apparu pendant la nuit, c'est *l'oeuvre en ruines*. Je me suis éveillé le matin, je me suis dit : il faut que je note cela, j'ai noté *l'oeuvre en ruines du rêve*, j'ai écrit ce petit poème, et partir de là m'est venue l'idée de l'oeuvre de l'écrivain, du poète.

Est venu alors cet autre court poème que j'ai intitulé *L'Acte*.
voici :

*Prière
Patience
Simplicité
Et toi aussi, colère
D'écrire
Avec les Grandes Mains
Qui nous rêvent*

Dans l'oeuvre d'écriture, il y a un côté prière, patience mais aussi un côté colère ; colère, violence consistant à forcer quelque chose à s'exprimer sur un mode supérieur. C'est pour cela que je dis, je ne crois pas me tromper en le disant, "colère d'écrire avec les Grandes Mains qui nous rêvent". Là, je pense que c'est le propre de la poésie : à un certain moment on est entre les Grandes Mains, ou bien ce sont elles qui écrivent, ou bien c'est fichu. Je ne dis pas que c'est vrai dans chaque poème, mais dans les poèmes importants, c'est ça, je pense. Ces deux courts poèmes se suivent. Le troisième est né des deux premiers, mais comme il est plus long, cela m'a demandé plus de travail. Dans ce poème, il y a la description de quelque chose que je fais tous les matins : simplement, je me prosterne sur le sol avant de commencer une certaine gymnastique que je fais, et dans ce moment il m'est venu, il n'y a pas tellement longtemps, que dans cette position, j'étais à ma place juste.

- Lisons-le, puisque tu en parles.

- Je l'ai intitulé *Exercice du matin*.

*Chaque matin sans église
sur le béton farouche
entre l'ignorance et l'amour
Je me prosterne
Je me prosterne devant rien.
Quand je suis à ma juste place
Instant, instincts, intermittences
de lumière et d'aveuglement
Je me prosterne
Je me prosterne devant tout"*

Il y a une part de tristesse, quand je dis "chaque matin sans église". C'est vrai qu'il y a une nostalgie, mais enfin c'est comme ça. Puis c'est très réel, parce que, vois-tu, dans notre appartement, le sol est en béton, il y a simplement un tapis de corde dessus, on est vraiment sur le béton farouche. Mais je voudrais parler du second mouvement : j'étais d'abord resté sur "de lumière et d'aveuglement" qui terminait simplement le poème. Je n'avais pas repris "je me prosterne devant tout". Peut-être que c'était plus beau comme ça, mais à un moment donné, j'ai senti que ce n'était pas vrai, que ce n'était pas ce que je vivais. Chaque matin vraiment, je me prosterne devant rien, c'est-à-dire qu'il y a quand même une ignorance profonde. En même temps, je pense que je me prosterne devant tout, et cela j'ai éprouvé le besoin de le dire parce que c'était plus vrai : esthétiquement je ne l'avais pas dit, c'est par un mouvement de vérité que je l'ai dit.

- Un mouvement de vérité ?

- Si je reviens à ce poème, le mouvement de vérité était d'abord une interrogation sur "je me prosterne devant rien". Ce rien, au moment où j'ai commencé d'écrire le poème, je ne savais pas ce que c'était ; pas plus que je ne savais vraiment - que je ne m'étais formulé intellectuellement en tout cas - ce que je faisais. J'ai été amené à m'interroger sur ce rien. Je me suis aperçu que ce rien, c'était moi-même, dans une perspective qu'a indiquée très justement Freud. Il y a en chacun de nous - homme ou femme - un pauvre bonhomme, une pauvre bonne femme, un peu effrayé, qui cherche protection. Et en même temps, il y a le rien en abîme des mystiques espagnols et arabes. J'ai compris que dans ce rien, il y avait quelque chose qui n'était pas de l'ordre de la dérision, celle que j'avais eu envie d'exprimer à nouveau. C'est à ce moment là que je me suis rendu compte que chaque matin, depuis des années, je me prosterne devant quelque chose que je ne peux plus nommer, mais qui est en moi, de l'ordre du divin. Et que j'ai exprimé par le mot "tout". Il y a quelque chose qui va du rien au tout et du tout au rien : mais s'il n'y a pas d'abord le rien, il n'y a pas de moyen d'accès au tout. La poésie, l'art en général, ce sont des moyens d'accès au tout, et de retour à ce rien créateur.

- Mais de quel tout parles-tu ? Ce tout, c'est quoi pour toi ?

- Ta question, je me la pose aussi. Il me semble que le tout de l'univers dont nous sommes une partie éphémère, nous ne pouvons pas entrevoir complètement, sur lequel nous ne pouvons pas porter de jugement. Nous pouvons reconnaître la situation, la nôtre, simplement en nous mettant en contact avec la terre.

- Je parlerais plutôt du monde où nous sommes. Pour moi, il n'est pas un tout. Il est infini, ouvert. Le tout, n'est-ce pas un bouclage imaginaire ?

- Tu as raison. C'est une des choses qu'Œdipe sur la route dit à sa manière, vers la fin de son parcours : "Ce que j'essaie de comprendre, Antigone, c'est que la nécessité ni l'amour ne sont tout. Je ne veux pas d'un tout qui soit tout !" Alors, Antigone lui répond : "Il n'est pas ainsi. Sur la route, nous avons eu chacun notre place, toi et moi". Il y a des instants où nous éprouvons que nous marchons sur la route, à notre juste place, entre le tout et le rien : c'est ce que j'appelle, faute de mieux, "mouvement de vérité".

Éphémérides

Réunion à Nîmes.

Le samedi 14 octobre en après-midi et le dimanche 15 en matinée, il se tiendra à Nîmes une rencontre de travail de l'École de psychanalyse Sigmund Freud ayant pour thème :

"Au commencement de la psychanalyse est le transfert."
(Jacques Lacan, Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, *Scilicet* n° 1.)

L'après-midi du samedi sera consacrée à la clinique. La "résolution" du transfert dans la cure permet-elle d'éclairer ce qui en est de la logique des dispositifs d'École, sera la réflexion du dimanche matin. Heure, lieu et titres d'interventions seront communiqués ultérieurement.

BULLETIN D'ABONNEMENT.

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL :

VILLE :

TÉL. :

Abonnement aux *Carnets* pour un an (5 numéros) : 200 F.

Prière de joindre un chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de : École de psychanalyse Sigmund Freud, 90 rue Georges-Lardennois, 75019 Paris.